

BUONAPARTE,

OU

L'ABUS DE L'ABDICATION,

PIÈCE HÉROÏCO-ROMANTICO BOUFFONNE,

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

ORNÉE DE DANSES, DE CHANTS, DE COMBATS, D'INCENDIES,
D'ÉVOLUTIONS MILITAIRES, ETC. ETC. ETC.

Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.
Acte V, scène 9.



PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rus du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf;

et au Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

1815.

PERSONNAGES.

- BUONAPARTE**, dit le Petit caporal,
 dit Napoléon-le-Grand, dit le
 Père la Violette, ex-empereur
 des Français.
JOSEPH BUONAPARTE, ci-devant
 roi d'Espagne.
MURAT, ci-devant roi de Naples et
soi-disant de Sicile.
JÉRÔME BUONAPARTE, ci-devant
 roi de Westphalie.
M^{me} LOUIS BUONAPARTE, ci-devant
 reine de Hollande.
LUCIEN BUONAPARTE, prince de
 Canino, ci-devant philosophe.
M^{me} LAETITIA, mère de Buona-
 parte, ci-devant.... (1)
Le cardinal FESCH.
Le prince archi-chancelier de l'em-
 pire.
Le grand-chambellan de Buona-
 parte.
**Le ministre des relations exté-
 rieures** de Buonaparte.
MONTALIVET.
REGNAUD (de Saint-Jean-d'An-
 gély).
CARNOT.
MARET, dit le premier maubardier
 de l'empire.
LAVALETTE.
TRIBAUDEAU.
DEFERMONT.
RÉAL.
GROS-RENÉ, scribe d'un scribe de
 Réal.
MERLIN (de Douai).
BOULAY-BOULET.
GARNIER (de Saintes).
DEDELAY-D'AGIER.
- DUMOLARD**.
FÉLIX-LE-FELLETIER.
GARRAT.
GARRAU.
LEGUEVEL.
DUREACH.
ROEBERER.
BENJAMIN.
 Le baron d'ALPHONSE.
DYBOIS (de l'Hérault).
DIRAT.
LE GRAS, dit le Bercagny.
HAREL.
 Le maréchal d'empire **SOULT**.
 Le maréchal d'empire **NEY**.
BÉRTRAND.
DROUOT.
CAMBRONE.
SAVARY.
SAINT-ÉTIENNE.
LETORT.
HULLIN.
LEPÈVRE-DESNOUETTES, dit le
 Grand-coco.
BRAYER.
GOSGAUD.
 Un chambellan, bègue.
 Un journaliste de Lyon.
 Un apothicaire.
 Un patron de barque.
 Ministres, *soi-disant* pairs et repré-
 sentans du peuple, électeurs,
 chambellans, officiers de tous
 grades, autorités de la ville de
 Lyon, garde nationale parisienne,
 garde nationale lyonnaise, sol-
 dats, paysans, populacé, gens
 apostés, laquais, etc., etc., etc.

La scène se passe, au 1^{er} acte, à l'île d'Elbe; au 2^e, à Lyon; au 3^e, à Paris; au 4^e, en Belgique; au 5^e, à Paris.

Nota. Cette pièce n'est guère susceptible d'être représentée en société, vu le grand nombre d'acteurs et de machines.

(1) Voir la Chronique scandaleuse de Provence, à l'art. MARSEILLE.



AVIS AU LECTEUR.

APRÈS la mort de Cartouche, les Comédiens français ordinaires du Roi représentèrent sur leur théâtre une comédie de Legrand, intitulée *Cartouche ou les Voleurs*, que tout Paris fut voir, et à laquelle il se divertit. On n'était, dans ce temps-là, ni moins poli, ni moins humain que nous ne le sommes aujourd'hui; Cartouche ne laissait pas une mémoire trop odieuse; il n'avait ni incendié les villes, ni désolé les campagnes; il ne s'était approprié le bien que d'un petit nombre d'individus, et il passait généralement pour professer l'horreur du meurtre. Personne cependant ne cria au scandale. Heureux temps! Nous offrons, nous, au public, un ouvrage qui n'est destiné qu'à être lu, et dont l'émission ne sera pas éclatante comme une représentation théâtrale. Notre héros est couvert de toutes les ignominies, souillé de tous les forfaits; le monde, au scandale duquel il respire encore, se soulève tout entier contre lui; et nous craignons pourtant qu'on ne nous fasse un crime du ridicule dont nous cherchons à le couvrir, suivant le précepte d'Horace, *ridiculum acri...*

D'où vient la différence de la chance de Legrand à la nôtre? Voilà une belle question de morale! et si la morale n'était pas passée de mode, nous en ferions une longue et grave dissertation que tout le monde voudrait peut-être lire. Autre temps, autre style. Nous allons tâcher d'expliquer la chose le plus succinctement qu'il nous sera possible.

Cartouche ne laissait après lui que quelques misérables recherchés par la justice, et bien plus inquiets de leur sort que touchés du sien, lesquels se seraient con-

séqueusement bien gardés de troubler la joie commune excitée par Legrand à l'occasion de leur chef. La queue du Buonaparte est autre chose; on y compte des gens riches et puissans qu'il avait promis de rendre plus riches et plus puissans encore; des fourbes qui savent éluder les lois, et qui, sous le règne de Buonaparte, étaient dans leur véritable élément; nombre d'imbécilles et de petits brouillons: les premiers égarés par les fourbes, les autres mis en action par les riches. Tous ces gens-là regrettent ce qu'ils appellent *le grand homme*, l'homme *qui a fait de grandes choses*; ils parlent, ils remuent, ils s'agitent, ils s'appuient et s'épaulent mutuellement. Ils ne vont pas manquer ici de crier à l'infamie, au mépris des convenances; de nous signaler comme des impies pour qui le malheur, *res sacra*, n'a rien de sacré. Nous qui connaissons la cause de ces clameurs, nous sommes bien décidés à nous boucher les oreilles, et à ne nous en point embarrasser; mais il ne nous serait pas indifférent, qu'elles indisposassent quelqu'un d'honnête contre nous. Nous prions donc sérieusement nos lecteurs de se tenir en garde contre les déclamations des susdits faiseurs de sensibilité, et de les vouloir bien renvoyer à *l'Histoire de Cartouche*.

BUONAPARTE,

OU

L'ABUS DE L'ABDICATION.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grève, auprès de Porto-Ferraïo.

SCÈNE I^{re}.

BUONAPARTE, seul. (*Il est tourné vers les côtes de France, et paraît absorbé dans ses réflexions.*)

ET ces marands connaissent enfin la liberté sous la protection des lois ! Et ils goûtent en paix les douceurs d'une administration paternelle, et je respire !... Génie du mal ! toi qui m'as donné l'être et qui t'es plu à me former à ton image, toi dont le front noir et sourcilleux se dérida pour la première fois quand tu me vis paraître au milieu des mortels, que fais-tu ? T'es-tu laissé surprendre au repos sur la foi de mon inextinguible perversité et des inconcevables excès de ma malfaisance ? Sors de ton imprudent sommeil ; il est brisé l'instrument de tes fureurs : *Napoléon* est banni du sein des hommes, il n'exhale plus

I.

loin d'eux qu'un impuissant courroux, et n'a plus à t'offrir de victime que lui-même... (*Il marche à grands pas et s'agite beaucoup.*) Se le persuaderaient-ils les insensés? oseraient-ils croire en effet que je voie leur importune félicité sans tout mettre en usage pour la détruire, et en disperser au loin les odieux élémens?... Dors, puissant dieu, dors; je me méconnaissais moi-même, en te reprochant ton sommeil; dors, les humains n'en ressentiront pas moins ta terrible puissance; et il suffit que je veille, pour qu'ils ne connaissent point que tu l'abandonnes au repos. (*Sa physionomie et ses gestes jouent par mouvemens convulsifs.*) Elançons-nous de nouveau sur le monde, secouons au milieu des peuples consternés, l'horrible joug qui pèse sur ma tête et qui l'écrase... Viens à mon aide, ténébreuse trahison, toi que j'ai toujours si religieusement cultivée; plane doucement dans l'ombre, enivre de tes poisons ce peuple insensé et frivole dont j'ai si long-temps bu le sang et les pleurs: inspire-lui tes fureurs, qu'elles remplacent dans son ame l'amour de la gloire et des sentimens généreux. O chère déité! si par toi je ressaisis ma puissance; si je reparais un jour, un seul jour sur la scène du monde, jamais tes autels n'auront fumé de plus de sang; jamais la terre n'aura été couverte de tant d'ossemens; elle ne se sera jamais enflée de tant de dépouilles. Tous les peuples, toutes les générations contribueront à ce grand holocauste; et si je m'excepte moi-même de cette épou-

vantable destruction, ce ne sera que pour t'en préparer de nouvelles, que pour perpétuer chez les hommes et le deuil et les pleurs ! (*Il tombe par terre, en se roulant et se débattant à la façon des épileptiques.*) (1)

SCÈNE II.

BUONAPARTE, BERTRAND, DROUOT.

BERTRAND.

Ah, ah, que vois-je ?

DROUOT.

Le voilà encore dans ses convulsions : elles lui prennent souvent depuis qu'il est ici.

BERTRAND.

Secourons-le.

BUONAPARTE, *d'une voix faible.*

Qui est là ?

BERTRAND.

Nous, sire, Bertrand et Drouot, vos fidèles serviteurs.

BUONAPARTE.

Aidez-moi à me relever.

(1) Le grand homme est en effet sujet au mal caduc. On se rappelle encore dans Paris l'aventure d'une de nos belles actrices qui, étant aux Tuileries avec sa majesté, fut si effrayée de ses contorsions et de ses rugissemens, qu'elle se jeta sur le premier cordon de sonnette qu'elle trouva sous sa main ; toute la Cour vint et fut ainsi témoin d'une double infirmité qu'on mettait alors un grand prix à lui dérober.

DROUOT.

Que votre majesté s'appuie sur nous. (*Ils le mettent debout.*)

BUONAPARTE.

Là !... me voilà tout-à-fait remis.

BERTRAND.

Votre majesté ne devrait jamais sortir seule.

BUONAPARTE.

Cela ne m'arrivera plus. (*Il leur prend les mains.*)
Mes amis, mes vrais amis, vous me voyez enchanté,
transporté !

DROUOT.

Et de quoi donc, sire ?

BERTRAND.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

BUONAPARTE, *d'un ton inspiré.*

Il est accablé *l'homme du destin* (1), mais il n'est pas anéanti... Un noble appendice peut encore être ajouté à son histoire... Ils parlent, ils parlent, ils écrivent, ils me dénigrent... les imprudens !... ils ne savent pas ce que j'ai laissé au milieu d'eux... Euh ! euh !...

DROUOT, *bas à Bertrand.*

La puissance lui tient toujours au cœur.

BERTRAND, *de même.*

Il bat la campagne.

(1) Surnom donné à Buonaparte, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

BUONAPARTE.

Vous ne me comprenez pas peut-être ?

BERTRAND.

Au contraire, sire.

DROUOT.

C'est si clair !...

BUONAPARTE, *d'un ton doux et tendre.*

Ah !...coquins que vous êtes !... je vous ménage
une belle surprise.

BERTRAND, DROUOT.

Et quelle ?

BUONAPARTE.

Donnez-moi du tabac.

BERTRAND.

En voilà.

BUONAPARTE, *les faisant danser.*

Tradéra, tradéra, tradéra là !...

Bannissons la mélancolie...

SCÈNE III.

LES MÊMES, *un chambellan, bègue.*

LE CHAMBELLAN.

Si...ire, on si...si...signale un...un...un esquif à
la...la...a côte.

BUONAPARTE.

Un esquif ! diable ! l'expression est choisie. Vous
parleriez bien, si vous aviez seulement l'usage de la
parole. Eh bien ! qu'est-ce que c'est que cet esquif ?

LE CHAMBELLAN.

On...on ne sait encore, si...ire; mais il vient...
vient.....ent de France: il a pavillon...on blanc.

BUONAPARTE, *lui donnant un soufflet* (1).

De France! Que ne le disiez-vous donc, butor
que vous êtes!

LE CHAMBELLAN.

Mais.....

BUONAPARTE, *lui donnant un coup de pied au cul.*

Retirez-vous. On ne sait jamais rien qu'à force
de questions avec ces animaux-là.

LE CHAMBELLAN, *à part, en sortant.*

Ce servi...ice-là commence à m'en...m'en...en-
nuyer fu...fu...fu...urieusement.

SCÈNE IV.

BUONAPARTE, DROUOT, BERTRAND. (*On
voit approcher un petit bâtiment de la grève.*)

BUONAPARTE.

On débarque; voyez un peu qui ce peut être.
Bertrand et Drouot s'éloignent.

BUONAPARTE, *à lui-même.*

Ce pauvre Bertrand et ce pauvre Drouot font
comme s'ils étaient bien surpris; mais je ne donne
pas dans cet étonnement-là. Ils veulent me faire

(1) Buonaparte donnait en effet assez libéralement des soufflets et des coups de pied au cul; et l'on prétend que tel de ces petits cadeaux lui a coûté bien cher.

croire qu'ils m'ont suivi par pur attachement. J'ai l'air de n'en pas douter : la feinte ne me coûte pas grand'chose à moi ; mais , au fonds , je sais à quoi m'en tenir... Pauvres gens ! ils n'ont jamais mis un instant mon retour en question. Je les en estimerais moins si la chose n'était pas ainsi. Qu'est-ce en effet que ce dévouement à un homme , quand on a des talens que la patrie réclame ? Une vertu de valet-de-chambre et rien de plus. Non , non , messieurs , vous raisonnez mieux ; vous avez vu plus loin dans l'avenir , et , avec votre feinte amitié , vous n'avez fait qu'assurer votre fortune par l'obligation où vous m'avez mis de la faire. Tous les hommes sont de même , ils ont tous soif d'argent ou d'honneurs.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HAREL.

BERTRAND.

Sire , c'est le petit Harel qui demande à parler à votre majesté.

BUONAPARTE.

Laissez - nous , mes amis ; je veux être seul avec lui.

SCÈNE VI.

BUONAPARTE, HAREL.

BUONAPARTE.

Approchez , monsieur.

HAREL, *faisant de profondes courbettes.*

Sire... sire... sire...

BUONAPARTE.

Eh bien, qu'y a-t-il ?

HAREL.

Sire, c'est un message dont m'a chargé...

BUONAPARTE, *l'interrompant.*

Que diable avez vous donc là, sur le nez ?

HAREL.

Sire, c'est la suite d'une contusion qui m'a été faite il y a quelque temps au café Hardy (1).

BUONAPARTE.

Ah! ah! oui, je sais, un coup de bâton.

HAREL.

Précisément, sire.

BUONAPARTE.

Il me paraît qu'il ne vous a pas été appliqué de main morte.

HAREL.

Ah! je vous en réponds. J'ai consulté toute la Faculté, on m'a assuré que j'en garderais la tache toute ma vie.

(1) Le sieur Harel avait fait quelque insulte à un acteur du Théâtre-Français; et sur le refus qu'il fit de lui en rendre raison, trop de distance existant entre *un homme comme lui* et un comédien, ce dernier lui donna une volée de coups de bâton, dont le sieur Harel se vengea en se plaignant à la police. La scène se passa au café Hardy.

BUONAPARTE.

On peut vivre avec une tache.

HAREL.

Qui le sait mieux que votre majesté?

BUONAPARTE, *vivement.*

Revenons à votre message. Qui vous envoie?

HAREL.

Sire, c'est sa majesté, l'illustre ex-reine de Hollande.

BUONAPARTE.

Qui? Hortense?

HAREL.

Elle-même, sire.

BUONAPARTE, *avec humeur.*

Elle vous a confié... Pourquoi ne vous êtes-vous donc pas déguisé?

HAREL.

Je supplie votre majesté de vouloir bien m'excuser : elle doit s'apercevoir que j'ai pris l'habit d'un homme du peuple.

BUONAPARTE.

Mais cela ne vous déguise pas du tout, monsieur.

HAREL.

Sire.....

BUONAPARTE.

Sire... Sire... Vous êtes un sot.

HAREL.

Je ne suis pas ici pour contredire votre majesté ;
mais.....

BUONAPARTE.

Voyons donc vos dépêches.

HAREL.

Voilà le paquet, sire.

BUONAPARTE, *lisant.*

« La réussite n'est plus douteuse ; tout est prêt ,
« venez. Il n'a pas été perdu de temps depuis les
« dernières instructions que vous nous avez fait
« parvenir. Le ministère est à nous (1). Nous em-
« ployons le scandale comme vous nous le recom-
« mandez, et mon bonhomme de mari s'y prête de
« la meilleure grâce du monde. Notre procès, à
« propos de l'enfant, fait merveilles (2). Toutes
« sortes de gens viennent me voir sans qu'on s'en
« inquiète : militaires, gens de loi, quelques ecclé-
« siastiques, tous les jacobins, Carnot et Thibau-
« desu à leur tête. Le premier m'a promis de ne
« pas faire de discours cette année. St-Etienne et le

(1) Probablement le ministère de la guerre ; car pour la ca-
bale, c'était le ministère par excellence.

(2) On prétend que le fameux procès de M. le comte et de
madame la duchesse de Saint-Leu avait été imaginé par Bu-
onaparte lui-même, comme un moyen de détourner l'attention
du public et de l'empêcher de s'appliquer aux choses beaucoup
plus sérieuses qu'on méditait. D'ailleurs, sous ce prétexte, la
maison de l'honorable dame était ouverte à tout le monde, et
elle y tenait les grands conciliabules du parti, sans que personne
soupçonnât rien.

« Nain-Jaune sont charmans. Ce n'est pas qu'ils
 « aient tout l'esprit qu'ils se croient; mais ces ma-
 « rauds sont stylés à la petite intrigue, et connaissent
 « parfaitement le goût du menu peuple; car, il
 « faut ne vous rien céler, nous aurons bien de la
 « peine à vous gagner les honnêtes gens, et c'est
 « surtout dans la canaille qu'il faut chercher vos
 « partisans. Nous calomnions les Bourbons; avec le
 « temps, c'est un moyen qui nous sera d'un grand
 « secours. Le duc de Berry paraissant prêt à enva-
 « hir l'affection de l'armée, c'est à lui surtout que
 « nous nous attachons. Nous agitions à notre gré la
 « populace; sans avoir cependant l'orgueil de nous
 « attribuer ce succès, il est tout à vous, et c'est de
 « vous seul que vient l'extrême tendresse que cette
 « intéressante portion du peuple vous a toujours
 « portée. Les soldats, dans leur style grivois, vous
 « ont surnommé le *Père la Violette*, par allusion au
 « temps où ils espèrent vous revoir. La dénominati-
 « on pourrait, sans doute, être plus noble; mais
 « qu'importe! Votre but n'est pas la dignité. Venez,
 « venez; quelques personnes ont déjà des soup-
 « çons, le Censeur paraît se douter de quelque
 « chose; ne donnez pas le temps à l'attention de s'é-
 « veiller. Nous l'occupons en ce moment par une
 « très-ingénieuse pantalonnade, concertée entre
 « Soult et Exc.... Ces deux bons amis dansent sur la
 « corde, et font le sot périlleux à qui mieux mieux :
 « on n'a pas d'idée de leur sang - froid. Etienne

« n'a montré ni plus d'aplomb ni une plus digne
 « impudence aux camoufflets de *Conaxa*. Le mo-
 « ment n'a jamais été plus pressant, et ne sera ja-
 « mais plus propice. Venez, ame de mon ame, vous
 « que seul j'aime au monde, et pour qui je viens
 « d'engager jusqu'à ma dernière chemise. Toutes les
 « mesures sont prises, vous ne trouverez que des
 « amis sur votre passage. Je m'arrangerai pour aller
 « au-devant de vous aussi loin que je pourrai. Vous
 « savez comme je me suis toujours amusée de voir
 « la France gouverné par l'île de Corse; je trouve
 « bien plus drôle aujourd'hui de la voir conquise
 « par l'île d'Elbe. Cette pauvre France! elle le mé-
 « rite, et vous m'avez bien appris à la mépriser.
 « Adieu, adieu, je vous embrasse de toute mon
 « ame, et comme vous savez. »

BUONAPARTE, *baissant la tête.*

Ah! ah! céleste créature!... Ah! ah!... « Amour
 « à la plus belle! »

HAREL, *jetant son chapeau en l'air, et criant à tue-tête.*

« Honneur au plus vaillant! »

BUONAPARTE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Taisez-vous donc, nigaud.

HAREL. *

Pardon, sire, c'est l'enthousiasme qui m'emporte.

BUONAPARTE, *écrivait sur ses tablettes.*

« J'ai reçu ta charmante lettre. Je serai à Paris
 dans vingt jours. »

HAREL, *l'interrompant.*

Mais votre majesté oroit-elle pouvoir.... ?

BUONAPARTE.

Oui, monsieur, je crois pouvoir tout, moi. D'ailleurs quand je retarderais de quelques jours, ce n'est pas une affaire. J'avais bien prédit le moment où mes drapeaux flotteraient sur les tours de Lisbonne; ils n'y ont jamais flotté, et l'on ne m'a pas donné les étrivières pour cela.

HAREL.

C'est vrai.

BUONAPARTE, *continuant d'écrire.*

« Je serai à Paris dans vingt jours; et je te dédommagerai amplement des sacrifices que tu as faits pour moi. Il est bien juste que je te rende des chemises. Adieu, tu sais ce que je te suis, et comment je t'embrasse. » (*A Harel.*) Tiens, repars vite, et lui donne cela.

HAREL.

Oui, sire.

BUONAPARTE.

Trouves-toi aux Tuileries à mon arrivée, je ferai quelque chose de toi.

HAREL.

Ah! bon. Et quoi, sire?

BUONAPARTE.

Nous verrons. Veux-tu être courtier ?

HAREL.

J'aimerais mieux être préfet ?

BUONAPARTE.

Tu le seras.

HAREL.

Votre parole ?

BUONAPARTE.

Non ; car si je te la donnais , tu ne le serais pas ,

HAREL.

Ne la donnez donc point.

BUONAPARTE.

Fie-toi à moi , et pars vite.

HAREL.

Oui , sire. Ah ! vous êtes le plus grand homme
que je connaisse.

BUONAPARTE.

C'est bon , c'est bon.

SCÈNE VII.

BUONAPARTE , *seul.*

Hortense a raison , il ne faut pas perdre de
temps. (*Il siffle dans ses doigts.*)

SCÈNE VIII.

BUONAPARTE , DROUOT , BERTRAND.

DROUOT , BERTRAND.

Que voulez-vous , sire ?

BUONAPARTÈ, *prenant un grand air.*

Qu'on assemble mes troupes. Vous, Bertrand, je vous fais major-général de mon armée. Vous, Drouot, vous prendrez le commandement en chef de l'artillerie.

DROUOT.

Quoi, sire, quatre pièces de canon...!

BUONAPARTÈ.

Qui vont battre la France en brèche, et nous la livrer par assaut.

BERTRAND.

Quoi, sire, onze cents hommes...!

BUONAPARTÈ.

Et moi avec; combien croyez-vous que cela fasse?

BERTRAND, DROUOT, *s'inclinant.*

Sire, c'est innombrable.

BUONAPARTÈ.

Que tout le monde s'assemble donc à la hâte, et qu'on adore de nouveau ma fortune. (*Il siffle dans ses doigts.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *chambellans, officiers, soldats, secrétaires, laquais, etc.*

TOUT LE MONDE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

BUONAPARTE.

Soldats ! entendez-vous ces cris , ces plaintes et ces gémissemens que les vents nous apportent des côtes de France ?

TOUS LES SOLDATS.

Non.

BUONAPARTE.

C'est que vous n'avez pas de si bonnes oreilles que moi. Ces gémissemens , ces plaintes et ces cris sont ceux de vos malheureux frères d'armes qui n'ont pu me suivre après mon abdication : ces infortunés gémissent sous une effroyable tyrannie. Ce n'est pas que , retirés dans de bonnes garnisons, ils ne soient bien nourris , bien vêtus , bien payés ; que ceux qui ont long-temps servi et qui veulent rentrer dans leurs familles , n'y trouvent toutes sortes de facilités , mais on dit la messe en France , et vivre au milieu d'un peuple qui va à la messe , est - ce contentement ? On y allait bien de mon temps , j'y allais moi-même , mais on savait généralement que je m'en moquais , et qu'en fait de religion je ne croyais guère qu'à mon chapeau et à ma redingotte grise (1). Vos pauvres frères regrettent sur-tout ces heureux temps où , consommant deux ou trois cent mille hommes par an , je laissais au moins à ceux qui survivaient l'espoir de quelque avancement , de quelque croix , de quelque pén-

(1) Le grand homme avait en effet cette faiblesse.

sion. Le péquin (1) se moque de cela, il rit, il danse; animal né pour la paix et ses indignes délices; il se soucie fort peu que j'aie perdu jusqu'aux conquêtes qu'avait faites la république; mais le vrai brave ne respire plus dans les étroites limites où se trouve aujourd'hui mon empire: reculons-les; allons ressaisir cette Belgique qui s'applaudit de nous être échappée, que Mayence arbore encore nos couleurs: marchons. Que pour prix de notre courage et du sang que nous allons (c'est-à-dire que vous allez) verser, nos yeux se repaissent du spectacle de Berlin, de Vienne, de Munich, de Moscou, de toute l'Europe en cendre.

TOUT LE MONDE.

Vive le père la Violette!

BUONAPARTE.

Mais ne différons pas. Vous savez que l'activité est mon plus grand talent, et c'est ici surtout qu'il en faut faire usage. Où est mon grand amiral?

UN PATRON DE BARQUE.

Ici, sire.

BUONAPARTE.

Que peux-tu mettre sur-le-champ à ma disposition?

(1) Nom qu'on donnait sous Buonaparte à tout ce qui n'était pas soldat. On cite à ce sujet un très-joli mot d'un de nos plus grands génies politiques qui ne dédaigne pas d'avoir de l'esprit.

LE PATRON.

Un brik et quatre bâtimens , tant flûtes que felouques , tant felouques que flûtes.

BUONAPARTE.

Et cela pourra-t-il bien transporter mon monde ? car je n'entends pas grand chose à la marine , je te le confesse.

LE PATRON.

Il y a tout ce qu'il faut.

BUONAPARTE.

Tiens-toi donc prêt pour ce soir à la nuit close.

LE PATRON.

C'est dit.

BUONAPARTE.

Voyons , mes secrétaires ?

DEUX SECRÉTAIRES.

Nous voilà , sire.

BUONAPARTE.

Baclons vite une couple de proclamations.

LES DEUX SECRÉTAIRES.

Que votre majesté daigne dicter.

BUONAPARTE , *dictant.*

Napoléon..... Avez-vous mis ?

LES SECRÉTAIRES.

Oui , sire.

BUONAPARTE , *dictant.*

Napoléon..... le Grand.

LES SECRÉTAIRES , *répétant.*

Le Grand.....

BUONAPARTE , *dictant.*

Par la grâce de Dieu.....

LES SECRÉTAIRES.

De Dieu.....

DROUOT.

Pardon , sire ; mais le Nain-Jaune a rudement
attaqué Louis XVIII sur cette formule.

BUONAPARTE.

Il est de bonne composition , le Nain ; il me la
passera à moi. (*Dictant.*) Par la grâce de Dieu et
les Constitutions de l'Empire... empereur des Fran-
çais.....

PREMIER SECRÉTAIRE.

Et roi d'Italie.

DEUXIÈME SECRÉTAIRE.

Protecteur de la confédération.....

BUONAPARTE.

Qu'est-ce qu'ils font ? Qu'est-ce qu'ils font ? Assu-
rément nous remettrons tout cela un jour ; mais
pour le présent , mettez *et cætera* trois fois , cela
sera suffisant.

LES SECRÉTAIRES.

Et cætera , et cætera , et cætera : Que faut-il mettre
maintenant ?

PREMIER SECRÉTAIRE.

Au peuple français.

BUONAPARTE , lui donnant un coup de poing.

L'étourneau!... Croyez-vous donc, maître sot, que je veuille d'abord faire ma cour au peuple?

DEUXIÈME SECRÉTAIRE.

A l'armée?

BUONAPARTE.

Sans contredit. (*Dictant.*) A l'armée... Soldats!

DEUXIÈME SECRÉTAIRE.

Soldats!... Après?

BUONAPARTE.

Après! après!... Mettez-y un peu du vôtre; écrivez, je signerai. Dites aux soldats que je suis leur père, que nous n'avons pas été vaincus, mais trahis, cela les reconfortera un peu. Flétrissez quelques généraux, les premiers venus, peu importe: le duc de Raguse et le duc de Castiglione, par exemple, je leur en veux. Ces messieurs se donnent les airs de me préférer la France, qu'ils appellent emphatiquement la Patrie. Déshonorons-les autant qu'ils nous sera possible; nous ne manquerons pas de méchants pour accréditer nos calomnies.

LES SECRÉTAIRES.

Vous serez content, sire.

BUONAPARTE.

Dites encore que si le règne des Bourbons durait, tout serait perdu.

PREMIER SECRÉTAIRE.

Tout, est un mot bien vague: ne peut-on pas

préciser quelque chose? Il faut au soldat des objets fixes.....

BUONAPARTE.

Vous ne savez ce que vous dites : il faut au soldat des mots autour desquels son imagination puisse se jouer. Vaine pâture qui ne donne aucun ressort à son esprit ; mais qu'il goûte pourtant , qu'il reçoit avidement , et dont il bourre en toute occasion les discoureurs et faiseurs d'argumens.

DEUXIÈME SECRÉTAIRE.

Sa majesté a raison. Puis, qu'alléguer contre les Bourbon?

BUONAPARTE.

Ce que vous dites là est de trop, vous.

DEUXIÈME SECRÉTAIRE.

Pardon , sire.

BUONAPARTE.

Des phrases, des phrases, morbleu ! Avec cela on ne manque pas les sots ; et comme ils sont beaucoup plus nombreux que les autres , c'est sur-tout eux qu'il faut attraper. Avez-vous été quelquefois aux théâtres des boulevards?

LES SECRÉTAIRES.

Oui, sire, souvent, même.

BUONAPARTE.

Vous y avez peut-être été du temps qu'Etienne y faisait jouer ses pièces?

LES SECRÉTAIRES.

Dans ce temps-là et depuis.

BUONAPARTE.

Vous avez donc vu des mélodrames ?

LES SECRÉTAIRES.

Oui , sire.

BUONAPARTE,

Eh bien , voilà le jargon qu'il faut parler pour étourdir le commun des hommes. Des pensées gigantesques habillées de mots vulgaires. Leur tête s'embrase , leur sang s'allume ; on les mène où l'on veut. Les gens soi-disant sensés rient sous cap , je le sais ; mais nous rions bien mieux nous autres qui allons à notre but , et qui , en résultat , arrachons à ceux-ci par terreur , ce que nous avons su d'abord obtenir de l'enthousiasme des autres.

LES DEUX SECRÉTAIRES.

C'est profondément raisonné.

BUONAPARTE.

Par exemple , vous me fourrez là-dedans quelque chose dans ce genre-là : « La victoire marchera au pas de charge , l'aigle volera de clocher en clocher , jusqu'aux tours de Notre-Dame. » C'est bien plat , vous me direz.

LES SECRÉTAIRES.

Au contraire , sire.

BUONAPARTE.

C'est pourtant tout ce qu'il faut ; et avec ce pas de

charge et ce vol d'aigle, je vais faire faire vingt lieues par jour à mes troupes. J'irai en calèche, moi, et tout Paris s'émerveillera que j'aie pu marcher si vite.

PREMIER SECRÉTAIRE.

O le grand homme !

DEUXIÈME SECRÉTAIRE.

Que sa renommée est encore au-dessous de son mérite !

BUONAPARTE.

Vous traiterez de la même façon la proclamation au peuple, en observant seulement de la faire un peu moins polie.

LES SECRÉTAIRES.

C'est trop juste.

BUONAPARTE.

Ah ! que n'ai-je ici mon petit *Eusèbe Dupont* (1); c'est lui qui est fort en fait de pathos et de galimatias !

LES DEUX SECRÉTAIRES.

Auprès de vous, sire, nous ne pouvons manquer de le devenir bientôt autant que lui.

BUONAPARTE.

Cela ne se peut pas, messieurs.

(1) Préfet des Hautes-Pyrénées sous Buonaparte ; c'est lui qui, dans une proclamation adressée à ses administrés après le désastre de Mont-Saint-Jean, disait : « Le vaisseau de l'Etat ne peut faire naufrage avec des boussoles tournées vers le pôle de la liberté. N'abandonnons pas nos représentans sur la brèche politique où nous les avons placés, etc. etc. »

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, un laquais.

LE LAQUAIS.

Un courrier d'Italie.

BUONAPARTE.

Qu'il approche. (*A part.*) Si ce pouvait être de ce forban de Murat!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MURAT, en postillon.

BUONAPARTE, reculant.

Que vois-je? Quoi! vous! vous!...

MURAT, lui faisant signe de se taire.

Chut!...

BUONAPARTE, à sa suite.

Qu'on s'éloigne un peu. (*Prenant Murat à la gorge.*) Je te revois donc, traître!

MURAT.

Réception touchante!

BUONAPARTE.

Misérable!... Qui... que... ah!... (*Il fait des grimaces et des contorsions.*)

MURAT, à lui-même.

Quelle rage! Et l'on m'avait dit qu'il avait changé

BUONAPARTE, *le serrant dans ses bras.*

Mon cher ami! mon cher allié! embrasse-moi....
tu t'es conduit avec moi comme un coquin...; mais
j'ai besoin de toi, je te pardonne. Entendons-nous,
aide-moi à reprendre ce que tu as aidé à me faire
perdre, je te continuerai ma protection.

MURAT.

A la bonne heure comme cela. Je ne viens que
pour m'entendre avec toi sur nos intérêts communs.

BUONAPARTE.

Juste ciel!

MURAT.

Justes dieux! (*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.*)

BUONAPARTE.

Je te sais bon gré d'être venu toi-même. Tu as
donc couru la poste?

MURAT.

C'est mon premier métier; je ne l'ai pas oublié.

BUONAPARTE.

Je t'en félicite; tu seras peut-être forcé d'y recourir un jour. Mais j'ai bien des choses à te dire; tu en as sans doute beaucoup à m'apprendre. Tu dois avoir besoin de boire un coup; viens dans mon palais.

MURAT.

Volontiers.

BUONAPARTE, *aux autres.*

Messieurs, je vous présente un gaillard dont l'assistance ne nous sera pas inutile. Connaissez-vous cet homme là ?

LE CHAMBELLAN *bègue, regardant avec un lorgnon.*

C'est... est un po... po... postillon... Eh! eh! parbleu! oui, je... e le reconnais. J'ai la mé... mémoire locale. Il y a quelque vin... vingtaine d'années, il m'a vé... versé sur la route de... de...

MURAT.

Et justement, vieux pingre, je m'en souviens aussi : tu ne payais que la moitié du pour boire.

LE CHAMBELLAN.

Eh! mais, voyez un peu cet inso... so...

MURAT.

So... so...! Vieux fesse-mathieu! je suis bien aise de te rencontrer, je t'en ai toujours voulu de ta ladrerie.

BUONAPARTE, *riant aux éclats.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

MURAT, *levant son fouet.*

Il faut...

LE CHAMBELLAN.

Ah! ah!

PLUSIEURS VOIX.

Mais c'est Murat, c'est Murat.

BUONAPARTE.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

LE CHAMBELLAN, *à part.*

Mu.. Murat...! (*à Murat*) Quoi.... si.. sire...!

BUONAPARTE, *se tenant les côtes.*

Ah! j'en créverai!

MURAT.

Si... sire. Tu m'as molesté dans ce temps là; à mon tour. (*Il se met en devoir de rosser le chambellan.*)

LE CHAMBELLAN.

Grâce, grâce, si.... sire!

MURAT.

Non.

BUONAPARTE, *très-gravement.*

Allons, mon frère, un peu de respect pour les convenances. Songez que ce n'est pas à un roi de Naples de venger les injures faites à un postillon du Quercy (1).

MURAT.

A la bonne heure, je lui pardonne, mais qu'il ne paraisse jamais devant moi.

LE CHAMBELLAN, *s'éloignant.*

De... e tout mon cœur.

(1) Murat est de la Bastide, village près de Cahors; c'est là qu'il a fait le métier de postillon et de garçon d'auberge.

BUONAPARTE, à la suite.

Que chacun de vous fasse donc ses préparatifs ;
et sur-tout le plus grand secret. (*à Murat*) Allons.

TOUT LE MONDE.

Vive! vive le père la Violette!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe à Lyon, sur la place Bellecour.

SCÈNE I^{re}.

DURIEU, BRAYER, *la Garde nationale de Lyon,*
la Populace, Soldats.

DURIEU.

JE pars, la place est désarmée; le héros de Marengo (1) peut entrer: voilà un exploit qui ne lui coûtera encore guère.

BRAYER.

Lyonnais! Napoléon revient dans cette cité dont il releva les édifices, dont il protégea le commerce et les arts (2). Préparez-vous à le bien recevoir; ce jour est le plus beau de votre vie.

PLUSIEURS GARDES NATIONAUX.

Allons fermer nos magasins toujours, en attendant.
(*Ils sortent des rangs.*)

(1) Personne n'ignore qu'à Marengo Buonaparte avait perdu la tête, et que sans les généraux Desaix, qui y périt, et Kellermann, qui fit à propos une charge de cavalerie, il eût une fois de plus abandonné son armée. Cependant il s'attribua toujours depuis la gloire de ce succès.

(2) Expressions propres d'une proclamation que Buonaparte fit adresser aux habitants de Lyon. Cet homme-là se rougissait de rien.

BRAYER.

Je vois le héros qui s'avance.

D'AUTRES GARDES NATIONAUX, *aux premiers.*

Dites aussi qu'on ferme-chez nous.

LES PREMIERS.

Oui, oui, il faut qu'on ferme par-tout.

BRAYER, *la larme à l'œil.*

La belle chose que la confiance!... Avec quelle sérénité il s'avance au milieu de nous! Ah! il est bien sûr que nous ne le trahisons pas.

SCÈNE II.

BUONAPARTE, CAMBRONE, BERTRAND, DROUOT, LABÉDOYÈRE. LEFÈVRE-DES-NOUETTES, BRAYER, *officiers, gardes-nationaux, citoyens, populace, paysans; soldats, gens opposés, etc., etc., etc.*

L'ARMÉE ET LA POPULACE.

Vive l'empereur! vive le père la Violette!

BUONAPARTE, *étendant la main pour faire faire silence.*

Soldats et populace, je viens au milieu de vous avec une poignée de braves...

UN CITOYEN, *à un autre.*

Quelle poignée! infanterie, cavalerie, et du canon!

BUONAPARTE.

J'ai toujours compté sur les soldats et sur la populace.

SOLDATS, POPULACE.

Vive not' père ! vive le père la Violette !

LEFÈVRE-DESNOUETTES, *bas à Buonaparte.*

Voyez-vous que la Garde nationale ne dit rien?..
Ce sont tous traitres qui demeurent fidèles au Roi,
sous prétexte qu'ils lui ont prêté serment.

BUONAPARTE, *de même.*

Prenez-en note ; ils me le paieront plus tard.

LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Voulez-vous qu'en attendant nous mettions le feu
aux quatre coins de la ville ?

BUONAPARTE.

Non ; je veux être clément, jusqu'à ce que je n'aie
plus rien à craindre.

LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Nous sommes à vos ordres, sire.

BUONAPARTE.

Passons vite ces gens-là en revue. (*Il parcourt
d'abord les rangs de son armée, qui ne cesse de crier
VIVE L'EMPEREUR ! Il entre ensuite dans ceux de la
Garde nationale, qui ne dit rien. Le silence qu'elle
garde n'est interrompu que par un pel de cheval.*)

CAMBRONE, *furieux.*

Quelle insolence ! Quoi ! au nez de sa majesté ! Qui est-ce qui s'est rendu coupable de cette criminelle incongruité ?

UN CITOYEN, *avec un grand sang-froid.*

C'est un cheval.

UN OFFICIER.

Où est-il ? où est-il ? Il faut un exemple... Personne ne répond !... La ville de Lyon est indigne de l'empereur... Il doit tirer l'épée (1) et laver dans des flots de sang un affront aussi sensible.

BUONAPARTE.

Calmez-vous, calmez-vous, je n'ai rien entendu.

L'OFFICIER, *ému au dernier point.*

Mais vous avez senti, sire.

BUONAPARTE, *avec la plus grande dignité.*

Je ne m'en souviens plus.

PLUSIEURS OFFICIERS.

Quelle clémence ! quelle noblesse ! et voilà celui qu'on ose calomnier ! qu'on n'a pas rougi de surnommer l'ogre !

BERTRAND.

Au moins, souffrez qu'on extermine tous ces sales animaux.

(1) Figure familière à cet officier. On se souvient qu'il l'employa avec une grande énergie le 22 juin, à la chambre des pairs de Buonaparte, dans une menace de guerre civile qu'il y apporta au nom de l'empereur.

BUONAPARTE, *avec sentiment.*

Non, trop d'innocens seraient frappés pour un seul coupable..... Je supprime toutes les gardes nationales, et je mets leurs chevaux en réquisition pour l'armée.

LA GARDE NATIONALE à cheval.

Vive la violette !

BUONAPARTE.

Lyonnais.... le trône des Bourbons est illégitime et contraire aux intérêts de la patrie.

UN CITOYEN.

Celui-là est un peu fort, par exemple !

BUONAPARTE.

Voilà des paysans que j'amène avec moi exprès, pour qu'ils vous le certifient.

UN CITOYEN.

La belle caution !

BUONAPARTE, *aux paysans.*

N'est-il pas vrai, paysans (1) ? Parlez.

GENS APOSTÉS, *sous des habits de paysans.*

« Oui, sire, on voulait nous attacher à la terre ;
« vous venez comme l'ange du seigneur, pour nous
« sauver. »

(1) Buonaparte interpella en effet de prétendus paysans auxquels le journal de l'Isère prêta la réponse qu'ils font ici.

UN CITOYEN.

Ils ont récité cela comme une leçon ; ce sont des gens payés.

BUONAPARTE.

Vous voyez , Lyonnais , je ne le leur fais pas dire.
(*Appelant.*) Major général de l'armée ?

BERTRAND.

Sire?...

BUONAPARTE.

Allez commander mon dîné , j'ai faim.

BERTRAND.

J'obéis, sire. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, hors *Bertrand.*

LEFÈVRE, BRAYER, CAMBRONE, DROUOT, *ensemble.*

Voulez-vous que nous le suivions, sire?

BUONAPARTE.

Pourquoi faire?

LES MÊMES.

Pour l'aider, afin que votre majesté attende moins.

BUONAPARTE.

Je vous sais gré de votre zèle ; mais je ne me soucie pas de rester seul au milieu de ce bon peuple. Que Lefèvre et Brayer y aillent ; cela suffira.

SCÈNE IV.

BUONAPARTE, DROUOT, CAMBRONE;
GARDES NATIONAUX, CITOYENS,
SOLDATS, etc.

BUONAPARTE, à *Drouot*.

Qu'est-ce qu'il nous reste à faire ?

DROUOT.

Mais..... pas grand'chose.

BUONAPARTE, à *Cambrone*.

Faites défiler toutes ces troupes devant moi, et au pas de charge, cela m'amusera. (*Les troupes défilent au pas de charge.*) Voilà qui est à merveille ! (*A Drouot.*) Je voudrais bien dire quelque chose à cette garde nationale, qui fait là une si drôle de figure, ainsi qu'à ce peuple qui se presse autour d'elle.

DROUOT.

Sire, il n'y a que la populace ici qui vaille quelque chose, le reste est absolument indigne de votre auguste bienveillance.

BUONAPARTE.

Je ne la leur donne pas non plus, je les exécère ; mais il faut bien leur dire quelque chose pour la forme. (*Au peuple.*) Lyonnais... Lyonnais... Lyonnais...

UN CITOYEN.

En finira-t-il ?

UN GARDE NATIONAL.

Sa majesté paraît frappée d'un peu de stérilité.

BONAPARTE.

Lyonnais...! je vous aime!

UN CITOYEN.

La belle chute!

BONAPARTE, à Drouot.

Qu'en dites-vous?

DROUOT.

Je dis que c'est assez bon pour eux, sire. Venez, venez diner.

BONAPARTE.

Allons. (*Il s'éloigne.*)

UN CANUT, de toutes ses forces.

Vive l'empereur! vive la père la Violette!

UN NÉGOCIANT, parlant à l'oreille du canut.

Tu chercheras de l'ouvrage ailleurs; je n'en ai plus pour toi.

LE CANUT, interdit.

Ah! mon Dieu!

SCENE V.

Le théâtre représente la salle du petit couvent.

BERTRAND, LEFÈVRE - DESNOUETTES,
BRAYER (*en veste blanche et en tablier de cuisine.*)

BERTRAND.

Tout est prêt, il peut venir quand il voudra.

BRAYER.

Quel plaisir d'être utile à ce grand homme !

LEFÈVRE-DESNOUËTTES.

Ah ! oui.

BERTRAND.

Aussi, il vous récompensera bien, messieurs.

LEFÈVRE-DESNOUËTTES.

Que croyez-vous qu'il fasse pour moi ?

BRAYER.

Et pour moi ?

BERTRAND.

Il ne me l'a pas dit.

LEFÈVRE-DESNOUËTTES.

Ah ! moi, d'abord, je veux être maréchal de France.

BRAYER.

Et moi aussi.

BERTRAND.

Et moi donc, messieurs !

BRAYER.

Il faut que nous le soyons tous les trois.

BERTRAND.

Vous voudrez peut-être bien permettre que je passe le premier ; mes titres...

LEFÈVRE-DESNOUËTTES.

Je permettrai, sans doute, ce que je ne pourrai

pas empêcher ; mais s'il me fait trop attendre , je le trahirai.

BRAYER.

Et moi aussi.

LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Je n'ai trahi les Bourbons que pour avancer , moi.

BRAYER.

Et moi aussi.

LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Je n'étais pas mal sous leur gouvernement , et je n'en avais pas reçu le moindre sujet de mécontentement.

BRAYER.

Ni moi.

BERTRAND.

Courage ! courage ! voilà ce qui s'appelle de petites ames bien loyales !

BRAYER , LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Ah ! il nous faut le bâton , le bâton , et nous ne l'avons pas volé.

BERTRAND.

Vous l'aurez , il ne saurait vous manquer ; mais ne laissez pas brûler vos ragoûts.

BRAYER.

J'entends , je crois , sa majesté.

BERTRAND.

Vous ne vous trompez pas. Vite , vite , le potage.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BUONAPARTE, DROUOT, CAM-
BRONE, etc., etc.

BUONAPARTE.

Les autorités de Lyon viennent-elles ?

DROUOT.

Elles vous suivent, sire.

BUONAPARTE.

Fort bien.

BERTRAND.

Votre majesté est servie.

BUONAPARTE.

Bon ! (*Il se met à table.*)

BERTRAND.

Les généraux Brayer et Lefèvre-Desnouettes se
sont extrêmement distingués dans la confection de
votre dîner.

BUONAPARTE.

Oui ?

BERTRAND.

Oui. Ce sont des serviteurs zélés et des hommes
de mérite.

BUONAPARTE.

Je le sais, et je les aime.

LEFÈVRE-DESNOUETTES, BRAYER.

Vous êtes bien bon, sire.

BERTRAND, *bas.*

Si je l'instruisais de vos propos , il vous ferait
pendre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *un chambellan.*LE CHAMBELLAN, *annonçant.*

Les autorités de la ville de Lyon.

BUONAPARTE.

Faites entrer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *le maire, le commissaire général de po-
lice, le commandant de la gendarmerie de la ville
de Lyon.*

BUONAPARTE.

Approchez , approchez , messieurs. (*Après les
avoir quelque temps considérés.*) Eh bien ! quoi ? ma
bonne ville de Lyon est-elle heureuse ?

LE MAIRE.

Elle commençait à le devenir : depuis dix mois ,
la paix donnait de l'ame à son commerce , du res-
sort à son industrie , et lui ouvrait une source de
richesses qu'elle ne connaissait plus : ses fils lui
restaient , elle mariait et dotait ses filles , et la joie au
sein du travail était devenue le patrimoine de ses
fortunés habitans :

BUONAPARTE, *fronçant le sourcil.*

Ensorte que la ville est riche ?

LE MAIRE.

Pas encore : il faut plus de temps pour fermer des plaies comme celles dont elle avait été frappée.

BUONAPARTE,

J'ai cependant besoin de quelques subsides. Nous autres chefs d'états, nous avons tant de dépenses à faire, tant de choses, tant de gens à acheter! Vous sentez bien que je ne peux pas être vilain avec la canaille qui m'aide si bien dans mes entreprises,

LE COMMISSAIRE.

Non, sans doute, et pour vous témoigner aussi notre zèle, voilà quelques sacs que j'ai tirés de la caisse des indigens.....

BUONAPARTE.

Ah! bon. M. Brayer, M. Lefèvre, messieurs... prenez, je veux que les premiers soient pour vous.

TOUTE LA SUITE.

Grand merci, sire. (*Ils se jettent sur les sacs et se battent à qui les aura.*)

LE COMMISSAIRE.

Un moment, un moment donc, messieurs; vous vous ruez, vous vous précipitez, c'est un vrai pillage. Il en faut pour tout le monde.

BUONAPARTE.

C'est juste, et je veux qu'on en donne un peu aussi à la canaille qui est dans la rue. (*Au maire.*)
Avez-vous fait une proclamation, M. le maire?

LE MAIRE.

Je n'ai pas cru qu'il fût de mon devoir...

BONAPARTE.

En voici une que vous allez faire de suite imprimer et placarder.

LE MAIRE.

Comment ! elle est signée de moi ?

BONAPARTE.

Sans doute.

LE MAIRE.

Mais.....

BONAPARTE.

Si vous vous refusez à ce que j'attends de vous , je vais vous faire fusiller.

LE MAIRE.

Il n'y a rien à répliquer à cela ; je vais faire imprimer la proclamation , et sur le champ.

LE COMMISSAIRE.

Je la ferai placarder , moi.

LE COMMANDANT DE LA GENDARMERIE.

Et moi , je la ferai respecter , et si quelqu'un s'avise de faire disparaître une seule affiche de dessus les murs , je le fais disparaître du monde ; on y peut compter.

BONAPARTE.

Voilà un brave. J'aime ce langage simple et naïf.
(*A Bertrand.*) Qu'on le note pour que je me sou-

vienné de lui. (*Au commissaire général.*) Avez-vous un journal ici ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, sire.

BUONAPARTE.

Il faut y insérer un article dans le genre de celui de Grenoble. Vous avez une espèce de rédacteur ?

LE COMMISSAIRE.

Assurément.

BUONAPARTE.

Qui aime l'argent ?

LE COMMISSAIRE.

Cela va sans dire.

BUONAPARTE.

A-t-il de l'esprit ?

LE COMMISSAIRE.

Non.

BUONAPARTE.

Cela ne fait rien. Tout sera bon pourvu qu'il parle de l'enthousiasme universel avec lequel j'ai été reçu, qu'il dise que le soir toutes les maisons ont été illuminées spontanément et d'un commun accord...

LE JOURNALISTE, *s'avançant.*

C'est moi, sire, qui suis le rédacteur... Vous ne faites que d'arriver, vous ne savez pas encore si on illuminera ou non. Comment voulez-vous ?...

BUONAPARTE, *au Commissaire.*

Vous avez raison ; il est cruellement bête.

LE COMMISSAIRE, *au Journaliste.*

Faites toujours votre article, je donnerai les ordres les plus sévères pour que les citoyens illuminent de leur propre mouvement.

LE JOURNALISTE.

A la bonne heure, il n'y a point de difficulté.

BONAPARTE.

Je vais me promener un peu par la ville, pour faire la digestion.

BERTRAND.

Y songez-vous, sire ? Quoi ! vous exposer ainsi.. ?

BONAPARTE.

Le commandant va mettre ses gendarmes sur pied d'abord, et M. le commissaire ses mouches. (*Le commandant et le commissaire sortent précipitamment.*) Je ferai marcher un millier d'hommes dans le même rayon que moi ; j'ai une cuirasse sur la peau ; vous voyez qu'il n'y a pas de danger. Vous me donnerez le bras ; Bertrand. Je n'irai pas loin ; et M. le rédacteur mettra dans sa feuille que je me suis promené avec la plus parfaite assurance dans toutes les rues de la cité.

LE JOURNALISTE.

Je n'y manquerai pas, sire.

SCENE IX.

LES MÊMES, hors BONAPARTE et BERTRAND.

LE JOURNALISTE.

Le bel article que je vais faire ! J'en ai déjà l'idée.

Je commencerai par une exclamation : « Quelle jour-
 « née que celle du 10 mars (1) ! Qui pourrait la pein-
 « dre dignement pour en déposer l'immortel tableau
 « dans les fastes de la cité ! » (*Se frottant les mains.*)
 Voilà de l'éloquence ! l'immortel tableau... Quelle
 image !

UN OFFICIER.

Allons, péquin, laisse-là ton image et ton tableau,
 et prépare-toi à écrire ce que je vais te dicter.

LE JOURNALISTE.

Je suis tout prêt.

L'OFFICIER, *dictant,*

Les Soldats du..., etc., à leurs frères d'armes.

« Soldats de tous les régimens, écoutez notre voix,
 « elle exprime le parjure, le mensonge et l'amour des
 « croix, des grades et des pensions. Reprenez vos
 « aigles, quoique votre Roi vous ait confié des dra-
 « peaux que vous avez juré de conserver, et venez
 « vous joindre à nous contre tous les lâches Fran-
 çais qui s'avisent de rester fidèles à leurs sermens.

« Camarades, vos défaites avaient été sanglantes ;
 « mais vous commenciez à les oublier ; vous perdiez
 « peu-à-peu le souvenir importun des désastres de
 « Moscou et de Leipsick, de l'entrée de l'étranger sur
 « votre territoire, et de l'occupation de la capitale par
 « ses troupes ; il veut vous en renouveler la douleur
 « d'une façon plus cruelle et plus sanglante encore.

(1) Journal de Lyon du 11 mars.

« Soldats, pour la seconde fois il traverse les mers
« pour venir désoler le monde ; joignez-vous à lui.
« Les fatigues, la misère, la mort et l'opprobre vous
« attendent ; une telle perspective n'est-elle pas bien
« douce, et ne seriez-vous pas honteux d'hésiter, et
« de vous montrer plus raisonnables et plus gens de
« bien que nous ? »

LE JOURNALISTE. •

Monsieur, cette proclamation-là est bonne, mais
je la trouve un peu crue.

L'OFFICIER.

C'est à la militaire.

LE JOURNALISTE.

J'entends bien ; mais n'en pourrait-on pas adoucir
un peu l'expression ? Si on la rédigeait ainsi, par
exemple (1) : « Soldats de tous les régimens, écou-
« tez notre voix, elle exprime l'amour de la patrie ;
« reprenez vos aigles, accourez tous vous joindre
« à nous.

« L'empereur Napoléon marche à notre tête. Vos
« faits d'armes étaient méprisés ; l'empereur Napo-
« léon n'a pu supporter votre humiliation. Pour la
« seconde fois, au mépris de tous les dangers, il
« traverse les mers et vient réorganiser notre belle
« patrie.

(1) Cette proclamation a été affichée en effet à Lyon, et même
à Paris ; elle était signée Labédoyère, Froment, Boissin et
Chauvot.

« Camarades, pourriez-vous l'avoir oublié? Accourez tous, que les enfans se rejoignent à leur père ; avec lui, vous trouverez tout : considération, honneur, gloire. Hâtez-vous, venez rejoindre vos frères, et que la grande famille se réunisse. »

Vous voyez bien que je n'ai changé que les mots, et qu'au fonds c'est toujours la même chose.

L'OFFICIER.

A la bonne heure. Je ne tiens pas aux mots, moi, je ne tiens qu'aux choses.

LE JOURNALISTE.

Vous serez content.

L'OFFICIER.

Autrement, je vous coupe les deux oreilles.

LE JOURNALISTE.

C'est entendu.

LE MAIRE.

Permettez-moi de prendre congé de vous, messieurs. Je suis édifié de vous voir dans de si bons principes ; si je ne l'avais pas vu, jamais je ne l'eusse pu croire.

LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Allez, allez, monsieur, vous n'êtes pas de ceux dont les suffrages nous flattent.

SCENE X.

BUONAPARTE, BERTRAND, DROUOT, CAMBRONE, BRAYER, LEFÈVRE-DE-SNOUETTES, etc.

BUONAPARTE. (*Il entre en chantant, en dansant et en faisant des folies.*)

AIR : *Tremoussez-vous.*

Désolez-vous,
Dépitez-vous,
Désolez-vous,
Filles.

Pauvres tendrons!

Je vais encor prendre les garçons.

Que de larmes dans les familles!

Que de jurons!

Que de maudissons!

Je vois déjà d'affreux bataillons;

Le fer brille,

On nous pille.

Adieu les moissons :

Il n'est plus besoin de faucille.

La flamme pétille;

Et tonde de plus près nos aillons.

TOUT LE MONDE, *dansant en rond.*

Adieu les moissons, etc.

CAMBRONE.

Votre majesté paraît bien satisfaite !

BUONAPARTE.

Ma majesté est dans le ravissement. Je suis enchanté de la canaille de Lyon : ce n'est pas l'embaras, la canaille m'aime partout.

DROUOT, *s'inclinant respectueusement.*

Et vous en êtes bien digne, sire.

BUONAPARTE.

Il y a de jolies femmes ici. Eh! eh! eh!..... J'en ai vu plusieurs.....

QUELQUES PERSONNES.

Votre majesté veut-elle qu'on lui en procure une?

BUONAPARTE.

Oui, ça ne me fera pas de peine (1); mais qu'on choisisse bien. Je me propose de créer un nouvel ordre; j'en fais chevalier celui qui m'amènera la coquine, la plus... coquine.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *un chambellan.*

LE CHAMBEILLAN, *annonçant.*

Sa majesté la reine Hortense.

BUONAPARTE.

Elle arrive à propos. (*Au chambellan.*) Faites entrer. Mon ami; je vous fais chevalier de mon nouvel ordre (2).

LE CHAMBEILLAN.

Vous êtes bien bon, sire.

(1) On sait que le grand homme était beaucoup moins content qu'il ne voulait le paraître. Un témoin irrécusable prétend qu'il buvait une tisanne quelque peu suspecte, dans son voyage de Fontainebleau à l'île d'Elbe.

(2) Apparemment celui des trois Toisons.

BUONAPARTE.

Que tout le monde se retire, et qu'on n'entre pas
que je n'appelle.

SCÈNE XII.

BUONAPARTE, HORTENSE.

BUONAPARTE.

Quoi ! c'est toi !

HORTENSE.

Quoi ! c'est vous !

BUONAPARTE.

Ma bonne Hortensé !

HORTENSE.

Mon Bonaparte ! (*Ils tombent dans les bras l'un
de l'autre.*) Vous n'êtes pas changé.

BUONAPARTE.

Toi non plus..... de visage du moins

HORTENSE.

BUONAPARTE.

HORTENSE.

BUONAPARTE.

(*Une musique militaire exécute sous les croisées de
Buonaparte, l'air : Où peut-on être mieux qu'au sein
de sa famille?*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I^{re}.

La scène se passe à Paris. Le théâtre représente le cabinet de l'empereur, aux Tuileries.

LE GRAND-CHAMBELLAN, *laquais.*

LE GRAND-CHAMBELLAN, *un balai à la main.*

ALLONS, messieurs, allons, tout en ordre comme ci-devant. Tâchez que l'empereur ne trouve pas plus de changement ici que s'il ne se fût absenté que pour une partie de chasse ou de campagne.

UN LAQUAIS.

Ah! monseigneur, nous aurons beau faire, sa majesté n'aura toujours que trop d'occasions de remarquer que les choses ne sont plus ce qu'elles étaient.

LE GRAND-CHAMBELLAN.

Sa majesté se prêtera à l'illusion; c'est à nous de la rendre la plus complète possible. Toutes les lettres de convocation ont-elles été remises?

UN LAQUAIS.

Oui, monseigneur, tous ces messieurs sont dans le salon.

LE GRAND-CHAMBELLAN.

Faites-les entrer (*il secoue la poussière de son habit, et remet son balai à un des laquais*). Eloignez-vous tous.

SCENE II.

LE GRAND-CHAMBELLAN, LE PRINCE ARCHICANCELLIER, CARNOT, REGNAUD, MARET, SAVARY, DEFERMONT, BOULAY-BOULET, THIBAudeau, LAVALETTE, MERLIN, RÖDERER, BENJAMIN, LE BARON D'ALPHONSE, REAL, CHAMBELLANS, SECRÉTAIRES, SAINT-ETIENNE (1), etc.; etc.

LE GRAND-CHAMBELLAN.

C'est moi, messieurs, qui, par ordre de sa majesté l'empereur, vous ai fait convoquer. Ce grand prince croit pouvoir compter sur votre attachement, et il a voulu vous voir tous en arrivant.

LE PRINCE ARCHICANCELLIER, *à part*.

Je me serais bien passé de cet honneur-là, moi; et j'ai déjà assez de sujets d'inquiétude sans la responsabilité où il vient encore m'engager.

M. CARNOT, *avançant le bras et ouvrant une grande bouche*.

Dans les beaux jours de la république romaine...

(1) On s'est cassé la tête pour savoir ce que c'était que ce Saint-Etienne: il paraît que c'est un personnage imaginaire comme il y en a dans toutes les pièces historiques. (*Note de l'éditeur.*)

LE GRAND-CHAMBELLAN.

Sa majesté ne saurait tarder, M. Carnot. Si vous avez quelque pièce d'éloquence qui vous oppresse, retenez-la encore quelques minutes seulement, vous en tirerez un bien meilleur parti.

M. CARNOT.

Non, il n'y a point réplétion d'éloquence dans mon fait : je voulais seulement vous dire que je ne me porte pas bien (1).

LE GRAND-CHAMBELLAN.

N'est-ce que cela? Les beaux jours de la république romaine n'ont que faire là-dedans ; il fallait tout bonnement vous tenir chez vous.

BENJAMIN.

Quoi! c'est ce soir que l'empereur arrive?

LE GRAND-CHAMBELLAN.

Oui.

BENJAMIN.

Et il n'entrera pas en plein jour?

LE GRAND-CHAMBELLAN.

Non.

BENJAMIN.

Et pourquoi cela?

(1) Avant que d'accepter le porte-feuille de l'intérieur, M. Carnot fit, dit-on, quelques difficultés; il alla même jusqu'à se retrancher sur le mauvais état de sa santé. Si ce fait est vrai, on voit que les amis de M. Carnot n'ont pas si grand tort de persister à le regarder comme un homme d'honneur. Quelle austérité de principes, en effet! quelle fidélité au serment que son excellence avait, peu de temps auparavant, juré au Roi!

LE GRAND-CHAMBELLAN.

Il a peur.

THIBAUDEAU.

Il a tort ; l'immense majorité des Français est pour lui.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Il ne s'agit plus que de savoir ce que vous entendez par l'immense majorité.

THIBAUDEAU.

Voilà une singulière question ! J'entends.... Parbleu ! j'entends les gens sans foi , sans honneur , déprédateurs , concussionnaires , fonctionnaires chargés de la haine et du mépris public ; nombre de soldats ambitieux et avides , quelques femmes dissolues ; enfin , la fleur de la nation.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Ah ! c'est-là ce que vous appelez l'immense majorité des Français ?

THIBAUDEAU.

Assurément , je n'entendrai jamais autre chose par là.

REGNAUD.

Ni moi.

SAVARY.

Ni moi.

DEFERMONT.

Ni moi.

BOULAY-BOULET.

Ni moi.

MERLIN.

Ni moi.

LE BARON D'ALPHONSE.

Ni moi.

REIDERER.

Ni moi.

SAINT-ÉTIENNE.

Il y a de l'écho ici (1).

LE GRAND-CHAMBELLAN.

Il faut croire que l'empereur n'a pas osé se fier à cette majorité-là ; car il entrera ce soir, à l'improviste, au moment où l'on s'y attendra le moins, dans une voiture d'osier, escorté de deux cents moustaches, le sabre d'une main et le pistolet de l'autre, et ventre-à-terre.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Mais il entrera comme un brigand.

LE GRAND-CHAMBELLAN.

Qu'est-ce que cela fait ? L'important est qu'il entre.

TOUT LE MONDE.

Sans contredit.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LEFÈVRE-DESNOUETTES, *suant et couvert de poussière.*

LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Gare ! gare ! gare !

(1) Ce mot est pris du *Mariage de Figaro*, acte 7, scène 6. Il y a des gens qui ne peuvent avoir d'esprit qu'aux dépens d'autrui.

TOUT LE MONDE.

Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce?

LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Nous apportons l'empereur.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Comment, vous l'apportez (1)?

• SAINT-ÉTIENNE, *pleurant.*

Est-ce qu'il est mort?

LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Tiens, cet imbécille!... Nous l'apportons, afin que son entrée ne ressemble à rien..... à rien de ce qui s'est fait jusqu'à présent dans ce genre-là. Au sortir de sa voiture, mes camarades l'ont pris sur leurs épaules, et l'apportent. Nous sommes sûrs, comme cela, qu'on ne nous l'enlèvera pas.

SAINTE-ÉTIENNE, *de toutes ses forces.*

Vive l'empereur!

LEFÈVRE-DESNOUETTES.

Le voici.

PLUSIEURS VOIX.

Vive l'empereur!

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER, *à part.*

Quelle mascarade!

(1) C'est en effet sur les épaules de ses satellites, que Buonaparte est entré aux Tuileries. En toutes choses, la jonglerie a été son faible.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BUONAPARTE, NEY, CAMBRONE,
VANDAMME, etc., etc.

BUONAPARTE, *toujours sur les épaules des officiers.*

Mes amis... mes amis... mes amis... Hein!...
hein!... hein!

NEY.

Il suffoque.

SAINT-ÉTIENNE.

Mon Dieu! il devient bleu!

LE GRAND-CHAMBELLAN, *criant.*

Un verre d'eau! vite un verre d'eau!

BUONAPARTE, *riant et pleurant tout à-la-fois.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!... ah!

SAINT-ÉTIENNE, *faisant de même.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!... ah!

TOUS LES LAQUAIS, *imitant Saint-Étienne.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!... ah!

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Quelle musique!

UN CHAMBELLAN.

Voilà de l'eau.

BUONAPARTE, *après avoir bu.*

Ah!

TOUT LE MONDE.

Vive l'empereur!

BUONAPARTE, que ses porteurs ont mis à terre.

M'y voilà donc !

TOUT LE MONDE.

Oui, sire, oui, vous y êtes.

BUONAPARTE.

Je ne me sentais pas à mon aise dehors.

UNE VOIX.

Eh bien, vous êtes dedans.

UNE AUTRE VOIX.

Il peut s'en flatter.

TOUT LE MONDE.

Vive l'empereur !

BUONAPARTE.

Mes amis !... mes bons amis !... Je vous aime ; et pour l'instant, c'est tout ce que je puis vous dire.

THIBAudeau.

Sire, l'immense majorité des Français est ravie de vous revoir.

BUONAPARTE.

Est-il bien vrai ?

THIBAudeau.

Sur mon honneur.

UNE VOIX.

Il n'y a que façon de l'entendre.

BUONAPARTE.

Alors, il faut l'écrire dans tous les journaux.

SAINT-ÉTIENNE.

Cela est déjà fait, sire.

BUONAPARTE.

Ce bon Saint-Etienne !... Il est toujours le même.

SAINT-ÉTIENNE.

Oui, sire.

BUONAPARTE.

Allons, voyons, organisons-nous, nommons vite des ministres.

REGNAUD.

Tout cela est fait, sire.

BUONAPARTE.

Oui ?

DÉTERMONT.

Oui, et dans tout ceci, vous n'aurez vraiment mis en avant que votre personne.

BUONAPARTE.

C'est charmant. En ce cas-là... Allons nous coucher. Suivez-moi, messieurs, nous bavarderons un peu pendant qu'on me déshabillera.

SCÈNE V.

Le théâtre change, et représente la chambre à coucher de l'empereur.

Les mêmes qu'à la scène précédente.

BUONAPARTE.

En sorte donc que vous répugnez à prendre le département de l'intérieur, M. Carnot ?

M. CARNOT.

Je vous le confesse.

BUONAPARTE.

Et pourquoi cela ?

M. CARNOT.

Sire, dans les beaux jours de la république romaine...

BUONAPARTE.

Ah ! encore un discours ! Vous ne vous en corrigerez donc pas ? C'est bête, à la fin.

M. CARNOT.

Pas du tout, je ne fais pas de discours..... Eh ; puissé-je n'en avoir fait de ma vie !... Je veux tout bonnement vous dire que ma santé ne me permet pas de me mêler des affaires.

BUONAPARTE.

C'est une mauvaise défaite que cela ; vous n'en faites jamais d'autres. Vous aimez à jouer au fin comme cela ; vous savez portant que je vous ai pris une fois assez brusquement au mât... Qu'est-ce que vous avez enfin ?

M. CARNOT.

J'ai... un grand mal de gorge.

BUONAPARTE.

Vous parlez tant !... La belle maladie, d'ailleurs ! Vous prendrez des lénitifs ; et pour commencer le traitement, je vous fais comte.

M. CARNOT.

Ceci ne serait qu'un irritant pour moi, sire; et votre majesté doit savoir que j'ai la noblesse en horreur.

BUONAPARTE.

Eh bien, je vous fais comte, et j'abolis la noblesse.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Parbleu! voilà une nouvelle invention!

M. CARNOT, *après s'être un moment frotté le front.*

Allons donc, j'accepte. Je sais qu'un homme comme moi se doit à sa patrie.

BUONAPARTE.

A merveille!

M. CARNOT.

Vous nous donnerez une bonne constitution?

BUONAPARTE.

N'en avons-nous pas une?

M. CARNOT.

Laquelle?

BUONAPARTE.

Celle, ou celles de l'empire, que le Sénat conservateur conserva si bien.

UNE VOIX.

Oui, comme on conserve les meubles précieux; en n'en faisant aucun usage.

M. CARNOT.

Eh donc!

BUONAPARTE.

Comment ?

M. CARNOT.

Eh ! demandez à tous ces messieurs... Donnez-nous en une autre.

BUONAPARTE.

Ah ! que vous aimez ces joujoux-là !... Je veux bien vous accorder ce petit plaisir, moi ; mais en attendant, comment se gouvernera-t-on ?

THIBAUDEAU.

C'est facile, sire, il n'y a qu'à mettre en vigueur les lois de 93, elles ne sont pas mauvaises.

BUONAPARTE.

Diable ! diable ! messieurs, un moment. Peste ! comme vous y allez !

REGNAUD.

C'est que nous avons promis en votre nom des institutions libérales....

BOULAY-BOULET.

Et nous tenons beaucoup aux institutions libérales, sire.

BUONAPARTE.

Eh bien, moi, je n'y tiens pas du tout.

DEBAT.

Votre majesté avait trouvé les éteignoirs du Nain-Jaune si drôles !

BUONAPARTE.

Oui, il m'avait paru fort plaisant qu'il en affublât justement les gens qui cherchaient à les ramener, ces odieuses idées libérales, et qu'il me donnât comme leur patron, moi qui n'avais jamais cherché qu'à les proscrire.

MARET.

Gare qu'il ne vous en affuble à votre tour ?

BUONAPARTE.

Rassurez-vous, il n'est insolent qu'avec ceux qui dédaignent de le punir (1); et il sait que je ne plaisanterais pas.

MARET.

Et c'est tout ce que je fais ici, moi, sire. A part la certitude où il est que vous ne lui ferez point de grâce, le Nain-Jaune vous aime trop personnellement pour rien entreprendre qui puisse vous déplaire. (*A un quidam.*) N'est-ce pas St-Etienne ?

LE QUIDAM.

Assurément, monseigneur. (*A Buonaparte.*) Ce

(1) Qu'on ne nous accuse pas, à propos de Nain, d'enfoncer des épingles dans un cadavre. D'abord, il était en pleine vigueur au moment où cet ouvrage fut composé, et l'on ne prévoyait pas sa disgrâce; puis, il n'est pas tout-à-fait mort; il donne encore, de temps en temps, signe de vie. Il nous menaçait ces jours derniers de *fantaisies* de sa façon. La police n'ayant pas jugé à propos de laisser prendre à ce petit fantôme l'essor qu'il essayait de se redonner, il vient de faire courir chez les plus distingués de ses abonnés une lettre par laquelle il leur promet de les dédommager, au premier jour de la perte qu'ils sont censé avoir faite.

sera bien assez pour le Nain-Jaune de décocher le nombre infini de petits traits qu'il aiguise contre les Bourbons, *tranchons le mot* (1), et leurs partisans; de flétrir, sous d'ingénieuses anagrammes, le duc de Berry, le prince de Bénévent, le duc de Raguse, le maréchal Victor et tant d'autres personnages, sans qu'il s'ingère encore de jeter un regard profane et téméraire sur les sublimes actions de votre majesté. Je dis plus, il arriverait (ce qui ne peut arriver) que votre majesté fût encore une fois précipitée de ce trône où elle est replacée par le vœu de tous les bons Français qui sont ici, que le Nain-Jaune n'en persisterait pas moins à lui donner des marques de la plus tendre affection, à jeter du ridicule sur toute espèce d'acte qui tendrait à marquer aux Bourbons l'attachement du reste de la nation. Cela ne vous releverait pas, je le confesse; mais les intrigans et les factieux s'en feraient un droit de persévérer dans leurs mauvais desseins; et les obstacles que cela apporterait au rétablissement de l'ordre, pourraient encore répandre un peu de consolation dans votre cœur.

BUONAPARTE, à *Maret.*

Vous me ferez penser, à la première occasion, de donner la croix d'honneur à ce drôle-là.

SAINT-ÉTIENNE.

Sire, que de bontés! Votre majesté me donne-là une espérance bien chère; car je crevais de dépit....

(1) C'est l'expression favorite du quidam.

BENJAMIN, *l'interrompant.*

Parlons donc de la constitution.

BUONAPARTE.

Avant tout, je vous fais conseiller d'état, vous.

BENJAMIN.

Grand merci ; j'ai promis bien solennellement de ne vous servir jamais, de toujours vous fuir comme un détestable tyran ; nous vivons heureusement dans un temps où l'on n'y regarde pas de si près, et j'accepte.

BUONAPARTE.

Cette franchise me plaît... Dites-moi votre sentiment : vous pensez donc... ?

BENJAMIN.

Qu'il est nécessaire de remonter un peu l'esprit du peuple, que le dernier gouvernement a singulièrement gâté.

BUONAPARTE.

Vous dites cependant que l'immense majorité des Français me revoit avec plaisir !

BENJAMIN.

Demandez à Thibaudeau.

THIBAUDEAU.

Oui, sire ; et toute la France serait là pour me démentir, que je ne dirais pas autrement.

BUONAPARTE, *se couchant.*

S'il est ainsi, messieurs, je vous souhaite bien le bonsoir, et je vais faire en sorte de dormir là-dessus d'un bon somme.

SCÈNE VI (1).

Le théâtre représente le cabinet de l'empereur ; il est 10 h. du m.

Les mêmes qu'à la scène précédente.

BUONAPARTE.

J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, messieurs, et je consens (du moins pour le présent) à vous faire revoir ces premiers temps de la révolution, dont le souvenir paraît si cher à votre cœur.

THIBAUDEAU.

Ah!.....

BUONAPARTE.

Allumons de nouveau l'esprit de ces bons Français qui, malgré l'expérience qu'ils en ont acquise, sont encore si disposés à tendre la gorge au cordon des réverbères et au couteau de Guillotin. Cela les occupera d'abord, et nous laissera le loisir de faire pour nous ce que nous voudrons ; puis l'étranger, à qui cela peut faire peur, ne se mêlera peut-être pas si hardiment de nos affaires.

(1) Les partisans des *unités* seront peut-être un peu choqués de voir tous ces changemens de lieu et ces longs intervalles de temps dans un même acte. Nous en avons fait faire l'observation à l'auteur ; il nous a répondu que ce petit défaut était une des qualités distinctives du *genre romantique*, lequel ne semble guère avoir pour but que la ruine de ces trop gênantes et trop raisonnables *unités*. Cette raison nous ayant paru bonne, nous avons passé outre. Puisse-t-elle agréer de même à nos lecteurs, et ne pas attirer à cette pièce, d'ailleurs intéressante, de trop amères censures!

(Note de l'éditeur.)

M. CARNOT, MARET, MERLIN, RŒDERER.

Bravo !

BUONAPARTE.

Abolissons donc les lois existantes, et substituons leur, non celles de 93, d'abord, mais celles de 89; elles nous conduisent tout naturellement aux autres.

TOUT LE MONDE.

C'est bien, c'est fort bien ! Voilà qui concilie tout !

PLUSIEURS VOIX, sous les fenêtres de l'empereur.

Vive l'empereur ! vive Napoléon-le-Grand ! vive le père la Violette !

BUONAPARTE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SAVARY.

C'est votre peuple, sire, qui exprime tout le plaisir qu'il a de vous revoir.

BUONAPARTE.

Ah ! ah ! montrons-nous (*Bertrand va ouvrir une croisée*). Que faites-vous donc ? que faites-vous donc ? fermez. Ce sera assez qu'on me voie par le vasistas (1).

LES MÊMES VOIX.

Vive l'empereur ! vive, vive le père la Violette !

BUONAPARTE.

Comme ce bon peuple m'aime ! (*en caressant la*

(1) Buonaparte ne se montrait en effet que par un carreau à coulisse de la fenêtre de son cabinet.

joue à Bertrand) : C'est à vous, mon petit, que je dois cela (1)!

BERTRAND.

Ah! sire, que de bontés!.... Mais je ne suis pas le seul....

BUONAPARTE.

Ah! bon Dieu! qu'il a l'air malheureux mon peuple! Il me paraît qu'il était temps que je revinsse.

SAVARY.

Ce ne sont que les gens des faubourgs, et de quelques mansardes du Palais-Royal.

BUONAPARTE.

Et pourquoi donc pas d'autres?

SAVARY.

Il a été impossible d'en trouver.

BUONAPARTE.

Et puis, il n'y a presque personne là?

SAVARY.

Dame! il n'y a presque pas d'argent dans les caisses.

BUONAPARTE.

Ce sont donc des gens payés?

SAVARY.

Sans doute.

BUONAPARTE, *les regardant avec sa lorgnette.*

Il faut que vous leur donniez bien peu.

(1) Historique.

SAVARY.

Vingt sous aux enfans , trois francs aux femmes et cinq aux hommes (1).

BUONAPARTE.

Rentrons , rentrons , ces gens-là me font peur ; ils ont des figures sinistres.

RÉAL.

Je ferai promener dimanche aux Tuileries une fille de joie et un recors. L'homme sera en militaire (2) ; la fille , sur une robe blanche , portera une tunique de mérinos cramoisi , et par dessus un schall bleu. Son chapeau sera attaché avec un ruban blanc à liséré bleu et rouge , et orné d'une couronne de grosses roses épanouies , alternativement bleues , rouges et blanches.

GROS-RÉNÉ , *bas à l'oreille de Réal* (3).

Il s'agit ici d'une scène de tréteaux ; je m'y connais : je m'en charge. Mais comme je ne veux pas toujours être un scribe , je vous demande quelque poste un peu plus honorable dans votre département.

RÉAL.

J'y songerai.

(1) C'était la taxe.

(2) Cette mascarade eut lieu le 24 mars ; et les journaux eurent l'ordre d'en faire mention le 25. On ne dénatura que peu de circonstances dans le récit : la fille fut donnée pour une dame de quelque considération ; et le recors pour un officier décoré.

(3) On n'a pas cru , attendu la nullité de ce personnage , devoir l'indiquer dans le titre de la scène : il ne se trouve là qu'accidentellement.

BUONAPARTE.

Comment diable ! cela sera charmant. Je ne vous aurais pas cru tant d'imagination, à vous.

SAVARY.

Et nos journaux en parleront. Tenez, cet honnête garçon là (*en montrant Saint-Etienne*) sait de quel poids cela est.

SAINT-ÉTIENNE.

Oui ! oui ! Il faudra que tous les journaux en parlent ; quelqu'un m'ébauchera l'article, et je l'arrangerai. Si nous réussissons à mettre *les couleurs nationales* à la mode, la patrie est sauvée. Je mentirai, *tranchons le mot*, avec la même impudence cette année, que je l'ai fait en 1814 à propos de la victoire remportée à Brienne (1). Vous souvenez-vous, monseigneur, que vous m'avez prêté votre police ce jour-là ?

SAVARY.

Oui, oui, je m'en souviens. Elle vous a été fort utile ; car sans mes agens, ma foi Vous m'entendez... ?

SAINT-ÉTIENNE.

Oui, monseigneur (2).

BUONAPARTE, *après avoir rêvé quelques instans.*

Ah ça, il nous faut des clubs, des fédérations.

DEFERMONT.

Nous avons déjà à peu près arrangé tout cela avec

(1) Voyez le journal de l'empire des 2 et 5 février 1814.

(2) Historique.

Regnaud et notre frère et ami qui faisait si bien le malade hier, et qui se porte si bien aujourd'hui. Nous avons répandu de l'argent et des menaces dans les faubourgs. Nous allons avoir une confédération de toute la canaille de Paris. Nous la ferons présider par Carret. Au moment où je parle à votre majesté, il doit y en avoir déjà une en pleine vigueur dans la Bretagne. Il nous faut tenir un peu les côtés en respect ; nous n'avons guère d'amis là.

BUONAPARTE.

Faites, messieurs, faites, et ne perdez point de temps. Je vous promets de bien employer le mien de mon côté. J'ai promis de vous rendre bientôt l'impératrice et le roi de Rome ; vite un courrier en Autriche !

LE MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Je vais l'expédier, sire.

BUONAPARTE.

Envoyez-en aussi en Prusse, en Russie, en Bavière.

LE MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Oui, sire, par-tout.

BUONAPARTE.

J'écrirai moi-même en Angleterre.

LE MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

On n'y lira pas vos lettres.

BUONAPARTE.

Il faut voir.... Qu'on dise à toutes les puissances

que je ne veux plus faire la guerre ; que j'oublie que j'ai été le maître des nations. (*à Regnaud*) Ah ça, il me faut une conscription de quatre cent mille hommes.

REGNAUD.

Y songez-vous, sire ? on n'en veut plus de conscription.

BUONAPARTE, *en colère.*

Que voulez-vous que je devienne alors ? Il fallait donc me laisser à l'île d'Elbe. Vous m'avez trompé. (*En pleurant.*) Vous m'avez appelé trois mois trop tôt (1).

THIBAUDEAU.

Il est bien vrai que les Français ne veulent plus entendre parler de conscription ; mais ils n'en marcheront pas moins. Ce n'est pas à la conscription que votre majesté tient, c'est aux hommes qu'elle procure. Eh bien ! au lieu de quatre cent mille qu'elle demande sous le nom de conscrits, nous lui en donnerons deux millions sous celui de Gardes nationaux. Cela ne revient-il pas au même ?

BUONAPARTE.

C'est encore bien mieux ! Diable ! quel homme ! quelle profondeur de raisonnement ! Qu'on assemble aussi les collèges électoraux au plus vite, parce que le 1^{er} juin, je veux tenir une assemblée du

(1) Historique.

Champ-de-Mai au Champ-de-Mars. Nous réglerons-là les intérêts du peuple sur les nôtres.

REGNAUD.

Bon.

BUONAPARTE.

Je veux bien sincèrement faire le bonheur des Français.

THIBAUDEAU.

C'est-à-dire de l'immense majorité.

BUONAPARTE.

Sans-doute. On ne peut pas rendre tout le monde content. Mais secondez-moi de tout votre pouvoir, messieurs.

TOUT LE MONDE.

Et de tout notre cœur, sire.

LEFÈVRE DESNOUETTES.

Nous nous battons comme des déterminés.

CAMBRONE.

L'ennemi n'aura pas un seul de nous vivant (1). Nous vaincrons ou nous mourrons... comme vous, sire.

BUONAPARTE.

Mon cher Cambrone, ces choses-là se promettent sans condition.

M. CARNOT.

Je parlerai.

(1) On dit que M. Cambrone a été fait prisonnier le jour où il a répondu si héroïquement à l'ennemi : « La Garde meurt et ne se rend pas. »

REGNAUD.

Je vociférerai.

DEFERMONT.

J'intriguerai.

SAINT-ÉTIENNE.

Et moi, je tâcherai de trouver dans de vieux livres quelque chose de nouveau à dire sur ces grandes circonstances.

BUONAPARTE.

Bien, bien... Il faudrait nommer des commissaires dans les départemens.

LE BARON D'ALPHONSE.

Nous sommes tout prêts, sire, et nous attendons que vous ayez signé nos commissions pour partir.

BUONAPARTE.

Voyons, voyons... (*Les Commissaires s'approchent.*) C'est bien cela, c'est parfaitement cela. (*Il fredonne en signant les commissions.*)

« On n'eût pas pu mieux les faire,

« Quand on les eût faits exprès. »

(*Après avoir signé.*) Partez donc, messieurs, allez me gagner l'affection de mes peuples. Promettez-leur la liberté et la protection des lois; et en attendant, exilez, emprisonnez, fusillez tous ceux qui vous seront suspects de ne nous être pas favorables.

LE BARON D'ALPHONSE.

Vous pouvez vous en rapporter à nous, sire...

BUONAPARTE.

Je vous donne carte blanche.

LE BARON D'ALPHONSE.

Vous verrez que nous en userons bien. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN HOMME (1).

BUONAPARTE.

Quel est ce grand homme qui nous arrive-là, à plat ventre ?

RŒDERER.

Sire, c'est Legras.

BUONAPARTE.

Qu'est-ce que c'est que ça, Legras ?

L'HOMME, *levant un peu la tête, et d'une voix bien mielleuse.*

Dit le chevalier de Bercagny, ex-préfet de Magdebourg.

BUONAPARTE.

Levez-vous.

L'HOMME.

Non, sire, permettez que devant votre majesté je demeure à genoux, je serai encore assez grand.

BUONAPARTE.

J'aime cet homme-là. Que voulez-vous ?

(1) *Homo non vir.*

L'HOMME.

Sire...

BUONAPARTE.

Parlez.

L'HOMME.

Je voudrais..., si la chose est encore possible... ; car autrement Dieu me préserve de l'audace et du malheur d'être, en quoique ce soit, importun à votre majesté...

BUONAPARTE.

Voilà bien du préambule !... Expliquez-vous.

L'HOMME.

Eh bien, sire, j'ai osé, consultant plutôt mon zèle que mes forces, faisant plus de fonds, peut-être inconsidérément, sur le respectueux et sincère attachement qui m'anime pour l'auguste personne de votre majesté, que sur mes talens ; car, quoique...

BUONAPARTE.

Ah ! il n'en finira pas... Dites donc d'abord ce que vous voulez, où allez vous-en.

L'HOMME.

Je veux une petite préfecture, sire.

BUONAPARTE.

Vous ?

L'HOMME, se mettant de nouveau à plat ventre.

Oui, sire.

BUONAPARTE.

Je crois que vous me mèneriez bien cela avec votre bénignité !

L'HOMME.

Ah, sire! autant vous me voyez ici humble et rampant, autant je vous promets d'être insolent et dur avec mes administrés.

BUONAPARTE.

Oui?... Ce n'est pas l'embarras, c'est assez l'usage.
(Aux autres.) Croyez-vous donc qu'on puisse lui donner ce qu'il demande?

RODERER.

Je puis attester à votre majesté qu'elle a rarement employé un agent plus digne d'elle.

BUONAPARTE.

Je le fais préfet de la Côte-d'Or.

L'HOMME, se levant et sautant de joie.

D'or! Ah, sire! votre majesté verra si elle a bien placé sa confiance.

BUONAPARTE.

Allez donc. (L'homme sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HAREL.

HAREL, s'avancant.

Sire...

BUONAPARTE.

Qu'est-ce?

HAREL.

C'est moi.

BUONAPARTE.

Qui êtes-vous ?

HAREL.

Vous ne me remettez pas ?

BUONAPARTE.

Non.

HAREL.

Comme on oublie les gens, quand on n'a plus besoin d'eux !

BUONAPARTE.

Qui êtes-vous donc ?

HAREL.

C'est moi qui... à l'île d'Elbe...

BUONAPARTE.

A l'île d'Elbe?...

HAREL.

C'est moi qui vous ai porté cette petite lettre de la reine de Hollande.

BUONAPARTE.

Ah ! ah ! Eh bien, que voulez-vous ?

HAREL.

Vous m'avez promis une préfecture.

BUONAPARTE.

Il faut que cela soit bien bon : ils en demandent tous. (Aux autres.) C'est un petit drôle à qui j'ai en effet promis l'administration d'un département...

Qu'en dites-vous, M. l'archi-chancelier ? vous le connaissez (1).

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Moi, sire ? je ne crois pas.

BUONAPARTE.

Bah ! regardez-le donc bien.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

J'ai beau l'envisager.....

BUONAPARTE, à Harel.

Allons, retournez-vous, que son altesse sérénissime vous reconnaisse.

HAREL, se tournant.

Me voilà...

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Ah ! ah ! oui, je me rappelle... Oui, oui, c'est le petit Harel.

BUONAPARTE.

Vous y êtes.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Et il désire être préfet ?

BUONAPARTE.

Oui.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Il reste, je crois, les Landes à donner.

(1) On prétend que c'est en effet à quelques prévenances qu'il eut pour cette altesse, que le sieur Harel dut le commencement de sa fortune.

BUONAPARTE.

Je les lui donne.

HAREL.

Ah ! quelle joie ! quel bonheur !

BUONAPARTE.

Mais administrez-moi bien cela, songez à rendre mes peuples heureux.

HAREL.

Les plus heureux du monde, sire. Conscription, réquisitions, exactions, contributions ; ils n'ignorent rien de ce que votre règne a de doux et de *libéral*.

BUONAPARTE.

Bien.

HAREL.

Et dans toutes choses : « Admiration, reconnaissance à Napoléon-le-Grand, » sera la seule maxime que je leur prêcherai (1).

BUONAPARTE.

Si vous continuez vous deviendrez ministre.

HAREL.

Je continuerai, sire, n'en doutez pas.

BUONAPARTE.

Allez.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER, à Harel qui sort.

Petit, avant votre départ, vous passerez à mon hôtel, j'ai quelque chose à vous remettre.

(1) Monsieur le préfet a tenu parole ; car dans une proclamation adressée à ses administrés au sujet des désastres de Mont-Saint-Jean, il finissait encore par ces mots sublimes.

HAREL.

Jobéirai, monseigneur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté le préfet des Landes.*

BUONAPARTE.

Ah çà ! je n'entends pas qu'on donne davantage le titre de Roi au Roi de France ; je veux qu'on ne l'appelle que le comte de Lille.

UN DES ASSISTANS.

Il faut aussi mettre à l'ordre du jour que « toute tentative en faveur des Bourbons, est un crime envers la patrie et l'empereur (1). »

BUONAPARTE.

Oui, envers moi, sur-tout, et un crime irrémissible. Je vais déclarer traîtres ceux de ces princes qui sont encore actuellement en France ; pour ceux qui sont en pays étranger...

LE MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Jé m'en charge, sire.

BUONAPARTE

Bon, je suis tranquille.

(1) Cela se répéta depuis dans un ordre du jour du prince d'Eckmühl, et signé de son altesse. Peut-être cet ordre du jour n'était-il pas plus vrai qu'une prétendue proclamation du duc de Castiglione aux habitans de la Normandie.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN, *annonçant.*

Les princes Joseph et Lucien.

BUONAPARTE.

Lucien ! Lucien ! Que vient-il faire ici ?

LE CHAMBELLAN.

Il donne le bras au prince Joseph qui, entre nous, est ivre à ne se pouvoir pas tenir.

BUONAPARTE.

Et où s'est-il arrangé comme cela ?

LE CHAMBELLAN.

A la dernière auberge, où il a, dit-on, bu à la santé de votre majesté, un peu plus que de raison.

BUONAPARTE.

Il est excusable. Faites entrer.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LUCIEN, JOSEPH.

JOSEPH, *se jetant au cou de Buonaparte.*

Bonjour, mon frère, bonjour, mon petit frère ;
bonjour, mon cher frère.

BUONAPARTE.

Bonjour, bonjour. (*A Lucien.*) On ne m'a donc

pas trompé! c'est donc bien vraiment toi que je re-
vois, frère ingrat, philosophe de parade, qui n'as
pas su jouer ton rôle jusqu'au bout !

LUCIEN.

Ecoute, ne nous faisons point de reproches : en
fait de rôle, la première partie du tien n'a déjà pas
si bien fini pour que tu le prennes si haut...

BUONAPARTE, *l'interrompant.*

Quoi!...

LUCIEN, *continuant.*

Et je viens t'aider à jouer le mieux possible celui
que tu t'es mis en fantaisie de reprendre.

BUONAPARTE.

Que veux-tu dire?

LUCIEN.

Que je suis au fait de tout. Tu vas nous rendre
une espèce de république, dont tu seras le premier
magistrat sous le titre de général ou de dictateur...

JOSEPH, *chantant.*

Et qu'est-c' qu'ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je boi!

BUONAPARTE, *à Joseph.*

Paix donc! (*A Lucien.*) Eh bien?

LUCIEN.

Eh bien, je viens t'aider de mes conseils.

BUONAPARTE.

Vrai?

LUCIEN.

Sur mon honneur.

BUONAPARTE, *à part.*

Belle garantie! (*Haut.*) Mais après tous les tours que tu m'as joués, et cet énorme poème que tu viens de publier contre moi..... (1)

LUCIEN.

Beau sujet de plainte! personne ne l'a lu ce poème. Enfin, s'il te fait si mal au cœur, l'édition est encore toute entière chez Didot; brûlons-la, et qu'il n'en soit plus parlé.

BUONAPARTE.

A la bonne heure.

LUCIEN.

Je suis enchanté, édifié de ta conduite. Je crois bien que ce n'est pas pour rire que tu te refais sans-culotte.

BUONAPARTE.

Je veux que vous le soyez tous comme moi.

LUCIEN.

C'est trop juste. J'étais tout-à-l'heure au café Montansier, on y a couronné ton buste du bonnet rouge. Tu n'as pas idée du bon effet que cela a produit.

BUONAPARTE.

Du bonnet rouge!

(1) Charlemagne, ou l'Eglise sauvée.

LUCIEN.

Oui, mon enfant.

BUONAPARTE, *à part.*

Hum !... Qu'ils me laissent avoir quelques suc-
cès!...

LUCIEN.

Mais dis-moi, où me loges-tu ?

BUONAPARTE.

Je ne sais pas trop... (*à Montalivet.*) Y a-t-il
quelque palais de vide ?

M. DE MONTALIVET.

Il y a l'Élysée-Bourbon.

BUONAPARTE.

Dites-donc Napoléon.

M. DE MONTALIVET.

Napoléon, Napoléon, c'est juste... C'est ma lan-
gue qui a mal tourné, car votre majesté sait très-
bien qu'au fond de mon cœur....

BUONAPARTE, *sans l'écouter.*

Joseph a l'habitude d'y loger; moi-même, je pour-
rais bien... (*À Montalivet.*) N'avez-vous pas quel-
qu'autre endroit ?

M. DE MONTALIVET.

Nous avons le Palais-Royal.

LUCIEN.

Eh bien, c'est tout ce qu'il faut, je m'en contente ?

rai ; je ne suis pas difficile. Y a-t-il quelques meubles là-dedans ?

M. DE MONTALIVET.

Oui.

SAINT-ÉTIENNE.

Il y a sur-tout du vin en quantité dans les caves.

JOSEPH.

Du vin ! du vin ! ah ! mes amis !

LUCIEN.

Je m'en empare.

BUONAPARTE.

Jérôme peut arriver d'un moment à l'autre ; tu partageras avec lui.

LUCIEN.

Soit.

JOSEPH.

Et moi ?

BUONAPARTE.

On t'en trouvera quelque part.

JOSEPH.

Songez-y d'abord ; car autrement je prends parti dans les octrois , et je me fais rat-de-cave ou commis aux exercices , si l'on ne me donne pas de vin.

LUCIEN , à Buonaparte.

Eh bien , commences-tu à t'organiser ?

BUONAPARTE.

Oui , oui ; il ne me manque que de l'argent.

LUCIEN.

Diable ! c'est fâcheux. Tu en as un grand besoin dans la position où tu te trouves, et moi aussi.

BUONAPARTE.

Le conseil d'état nous en procurera. (*Aux autres*) Laissez-nous un peu, messieurs, et ne perdez pas un seul instant de vue mes intérêts et ceux....

THIBAUDEAU, *continuant.*

De l'immense majorité des Français : votre majesté peut s'en rapporter à nous.

SCÈNE XII.

BUONAPARTE, LUCIEN, JOSEPH.

LUCIEN.

Tu es donc vraiment en mesure, et tu penses que tu pourras faire face....

BUONAPARTE.

A tout.

LUCIEN.

Ne t'aveugle point : ta position n'est pas des plus faciles. Quels sont tes moyens ?

BUONAPARTE.

Eh ! mon cher, ceux que j'ai toujours employés : l'astuce et la violence.

LUCIEN.

J'approuve cela ; mais l'étranger arme, et ne saurait tarder à t'attaquer.

BUONAPARTE.

Je le préviendrai. Mes ordres sont donnés. Je vais avoir une armée innombrable. Je ne confie de commandemens qu'à des gens sans mérite, dont la grossièreté et l'ignorance me garantissent le dévouement (1).

LUCIEN.

Bon !

BUONAPARTE.

Je vais réunir mon matériel avec cette activité qu'on me connaît. Je mets tout mon espoir dans la première affaire. Si à force d'hommes je peux d'abord demeurer maître du champ de bataille, mon succès est infaillible. J'exalterai les Français, j'étonnerai l'ennemi ; on ne calculera pas ma perte, on ne verra que mon triomphe, et la terreur de mon nom....

LUCIEN.

Prends garde, le prestige n'est plus le même, le charme est rompu, depuis qu'on est convaincu que tu perds la tête à la première apparence de péril. Je te conseille de faire une autre guerre, la vraie guerre, la guerre de principes enfin.

BUONAPARTE.

Eh ! je ne sais pas la faire, mon cher. Je ne sais

(1) Il faut convenir cependant que tous les officiers-supérieurs employés par Buonaparte, n'étaient pas méprisables à ce point. On en cite deux ou trois qui passent généralement pour avoir une espèce de talent.

que mépriser le soldat, et n'en point calculer la consommation.

LUCIEN.

C'est qu'avec ce système-là, tu n'as pas gagné une seule bataille qui n'ait été un pas vers ta ruine.

BUONAPARTE.

Cela peut être ; mais j'ai jeté un grand éclat....

LUCIEN, *l'interrompant.*

Aux yeux de ces esprits superficiels pour qui les résultats ne sont rien ; mais pour ceux qui dans les moyens n'envisagent que le but, tu n'es pas ce que tu imagines.

BUONAPARTE.

Je suis jeune encore, je peux me relever.

LUCIEN.

Je le désire.

JOSEPH.

Et moi aussi. Non pour être roi d'Espagne, je ne m'en soucie pas (*il chante*) :

Et je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

LUCIEN.

L'esprit de l'intérieur ne me paraît pas trop bon du reste, je vois bien des royalistes.

BUONAPARTE.

Ce ne sont que les honnêtes gens ; et ils ne sont pas à craindre. Ça a tant de considérations à gar-

der ! Je vais leur opposer d'ailleurs tout ce que je pourrai ramasser de populace , de gens tarés et d'imbécilles séduits par le prestige de mon nom. On n'entendra plus parler que de Carré-Carret, que de Richard Lenoir, que de Sénép.... et de Mehée de la Touche.

LUCIEN.

Excellent !

JOSEPH.

Excellentissime !

BUONAPARTE.

Je ferai construire des redoutes, fortifier les hauteurs de Paris ; non que je compte sur ces ridicules moyens de défense ; mais pendant mon absence, les cabrioles de mes bons amis et ces graves travaux amuseront le Parisien, qui ne s'occupera pas d'autre chose.

LUCIEN.

Je comprends.

JOSEPH.

D'ailleurs, je demeurerai au milieu d'eux.

LUCIEN.

Ah ! je ne crois pas que tu les y reprennes, toi.

BUONAPARTE.

On les reprend à tout, mon cher. Le peuple français n'a pas le sens-commun (1).

(1) Il faut observer pour ce trait-là, et pour tant d'autres, que c'est le personnage qui parle, et non l'auteur.

(Note de l'éditeur.)

(91)

LUCIEN.

Tant mieux donc.

BUONAPARTE.

Tiens, écoute-les.

PLUSIEURS VOIX, *dehors.*

Vive l'empereur ! à bas la calotte !

BUONAPARTE.

A bas la calotte, cela nous amène tout naturellement : « Les calottins à la lanterne ! les royalistes à la lanterne ! » Je leur ferai demander *la marseillaise* dans les théâtres, quand je voudrai.

LUCIEN.

Ah ! la bonne pâte de gens !.... Mais pourquoi crient-ils comme cela dans ce moment-ci ?

BUONAPARTE, *sonnant.*

Nous allons le savoir.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN CHAMBELLAN.

BUONAPARTE.

A quoi en a mon peuple ? pourquoi crie-t-il si fort ?

LE CHAMBELLAN.

Sire, c'est madame-mère qui entre avec son éminence le cardinal Fesch.

LUCIEN, *riant aux éclats.*

Et ils crient à bas la calotte ! Ah ! ah ! ah ! le plaisant à-propos !

JOSEPH, *riant aussi, mais d'un gros rire.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

BUONAPARTE.

Les voilà. Mais il n'y a pas de mauvaise intention dans leur fait ; c'est pure ânerie.

SCÈNE XIV.

BUONAPARTE, LUCIEN, JOSEPH,
M^{me} LÆTITIA, LE CARDINAL FESCH.

M^{me} LÆTITIA, *avec un accent italien très-prononcé.*

Mes enfans! mes shers enfans! après ouna si lounque absence, nous nous voyouns dounc enfin réounis!

LUCIEN.

Ma mère!

JOSEPH.

Ma chère mère!

M^{me} LÆTITIA.

Comment, moun fils, Joseph, encore ivre!

JOSEPH.

A vous servir, maman, et vive la joie!

BUONAPARTE.

Je suis ravi de vous revoir, madame.

LE CARDINAL.

Vi zavez là oun pople qui est devenou bien insolent depouis l'an passé.

BUONAPARTE.

Je conviens qu'il était un peu plus soumis.

LE CARDINAL.

Oun po piou ! vi zen faisiez tout ce que vi voliez ,
et il était toujours content.

BUONAPARTE.

Eh bien ! aujourd'hui il veut faire le peuple libre.

LE CARDINAL.

Céla né signifie rien ditout. Il a soubi votre esclavage avec trop dé patience et d'humilité pour qué jé loui souppose des sentimens généreus ; cé n'est qu'oun moutin qui abouse dé la bounté dé ses maîtres , et à qui il faut avoir la fermeté dé donner sur les oungles.

BUONAPARTE.

Laissez-moi revenir vainqueur , et vous verrez.

LE CARDINAL.

Lé ciel il lé permette !

M^{me} LÆTITIA.

Où votre majesté mé logera-t-elle , moun fils ?

BUONAPARTE.

Navez-vous pas votre hôtel ?

M^{me} LÆTITIA.

Je l'ai vendou à l'ancien Gouvernement.

BUONAPARTE.

C'est égal , installez-vous-y.

M^{me} LÆTITIA.

Mais j'en ai reçou l'argent.

BUONAPARTE.

Eh bien, vous aurez l'argent et la marchandise ;
c'est tout profit.

M^{me} LÆTITIA.

Monsieur le cardinal pense-t-il que j'é pousse ?...

LE CARDINAL.

Si sa majesté autorise votre altesse impériale et
royale...

BUONAPARTE.

Sûrement je l'y autorise.

M^{me} LÆTITIA.

Ma conscience elle est donc en repos ; j'y logerai ;
ce n'est pas l'embarras, j'y avais déjà envoyé mon
bagage par précaution.

LE CARDINAL.

La précaution elle est bonne.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *les ministres, les généraux, etc., etc.*

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Sire, on vous attend à l'assemblée du Champ-
de-Mai : les députés, les soldats, le peuple,
tout y est (1).

BUONAPARTE.

Diable ! mais je n'ai eu le temps de songer à
rien.

(1) Il paraît que le genre romantique admet de grandes liber-
tés ; et l'auteur a pressé ici les événemens beaucoup plus que nos
règles ne le permettraient. *(Note de l'éditeur.)*

UN MINISTRE.

J'ai songé à tout, moi (1).

BUONAPARTE.

Mais il faudrait au moins être habillé.

LE MINISTRE.

Vous serez toujours assez bien.

BUONAPARTE.

Non, non, j'aime l'oripeau, et j'en veux.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Comment faire?

BUONAPARTE.

Qu'on aille vite chez Babin ; il me procurera tout ce qu'il me faut.

LUCIEN.

A moi aussi.

JOSEPH.

A moi aussi.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JÉRÔME.

JÉRÔME. (*Il entre en dansant un pas de ballet, et demeure en attitude au milieu de l'assemblée.*)

A moi aussi.

TOUT LE MONDE.

Jérôme!

BUONAPARTE.

D'où viens-tu?

(2) On sent bien l'intention de cette réponse, mais elle ne rend pas la chose plus vraisemblable. (*Note de l'éditeur.*)

JÉRÔME.

Je viens du diable.

BUONAPARTE.

Où est Murat?

JÉRÔME.

Il est au diable.

BUONAPARTE.

Hein?

TOUT LE MONDE.

Quoi?

JÉRÔME.

Battu, rebattu !

TOUT LE MONDE.

Juste Ciel !

JOSEPH.

Eh, ça me dégrise.

BUONAPARTE.

Battu !

JÉRÔME.

Ah ! mon Dieu ! au moment où je parle, je ne sais seulement pas s'il existe.

BUONAPARTE.

Vite, vite, un bulletin d'Italie : qu'on annonce par-tout la défaite des Autrichiens.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

Mais, à quoi servira un mensonge aussi grossier ?

BUONAPARTE.

Je n'en sais rien ; mais ce sera un mensonge toujours, et j'ai pour principe de ne jamais manquer l'occasion d'en débiter.

LE PRINCE ARCHI-CHANCELIER.

C'est différent.

BUONAPARTE.

Chargez-vous de cela, Saint-Étienne.

SAINT-ÉTIENNE.

Oui, sire. Je vais mettre sur le compte d'un M. *Tribucchi*, *Trabuchi*, n'importe, le premier nom venu, la nouvelle que Murat est vainqueur, et qu'il a pris à l'ennemi quinze mille hommes et quarante pièces de canon (1).

BUONAPARTE.

A merveille! (*Aux ministres.*) Comment vont nos affaires d'ailleurs, messieurs?

PLUSIEURS VOIX.

Mais bien, sire, très-bien.

BUONAPARTE.

Je ne demande pas ce que vous avez fait, vous, M. de Vicence : vous n'avez pas grande occupation, j'imagine?

LE MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

J'ai fait écrire en votre nom à tous les ministres du Roi de France, sire.

BUONAPARTE.

Et pourquoi faire ?

(1) On répandit en effet cette absurdité dans Paris; et il se trouva des personnes assez simples pour s'y laisser surprendre. Le peuple le plus spirituel du monde s'est quelquefois montré bien bête.

LE MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Je leur ai intimé l'ordre de prendre sur le champ la cocarde tricolore (1).

BUONAPARTE.

Mais c'est une bêtise que vous avez fait là.

LE MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Il faut bien faire quelque chose dans les bureaux. Au reste, il n'y a pas grand danger, on ne reçoit nos courriers nulle part.

BUONAPARTE.

Non?

LE MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Non.

BUONAPARTE.

Ça ne laisse pas que d'être avantageux.

UN CHAMBELLAN, *tenant un paquet.*

Sire, voilà les habits que vous avez fait demander.

BUONAPARTE.

Qu'on mette les chevaux, et qu'on nous habille vite.

(*On habille l'empereur et ses augustes frères.*)

JÉRÔME.

Ils sont fort bien ces habits. Il me semble que je vais au bal.

LUCIEN.

Moi aussi.

(1) On fit, dit-on, cette mauvaise plaisanterie.

BUONAPARTE.

Je me figure, moi, que je vais jouer un rôle sur un théâtre.

JOSEPH.

Et moi, que je vais courir le masque. (*D'une voix de fausset.*) Ouh ! ouh ! ouh ! je te connais.

BUONAPARTE, à Joseph.

Allons, allons, mon frère, un peu de dignité, s'il est possible. (*Aux autres.*) Partons, messieurs, partons.

SCÈNE XVII.

Le théâtre représente le Champ-de-Mars (1).

LES PRÉCÉDENS, *Electeurs, Représentans* (2), *Soldats, Peuple, etc.*

BUONAPARTE, à ses frères, en s'asseyant sur le trône.

Savez-vous que nous avons été bien froidement accueillis ?

JÉRÔME.

Je n'ai entendu crier que les soldats.

JOSEPH.

Et pas tous encore.

JÉRÔME.

Çà va mal.

BUONAPARTE.

Çà ne va pas bien du moins.

(1) Consulter, pour la décoration, le *Moniteur* du 2 juin.

(2) Soi-disant tels.

LUCIEN.

Voilà donc ces fameux électeurs?

BUONAPARTE.

Oui, et beaucoup de leurs amis qui les ont accompagnés avec des cartes.

LUCIEN.

Tout cela fait bien peu de monde.

JOSEPH.

Ils doivent être cruellement incomplets.

BUONAPARTE.

Bah! bah! ce n'est pas à nous à nous en apercevoir.

JÉRÔME.

Les députations de l'armée sont très-complètes d'ailleurs.

BUONAPARTE.

Sans doute. (*Le clergé s'avance, on célèbre la messe; après quoi les cris de vive l'empereur! à bas la calotte! se font entendre de toutes parts.*)

DUBOIS (de l'Hérault), à la tête de la députation des collèges électoraux.

Sire...

BUONAPARTE.

Que veut cet homme?

TRIBAUDEAU.

Votre majesté peut lui prêter l'oreille, il est dans les grands principes.

BUONAPARTE.

Qu'il parle donc, et qu'il se dépêche, je ne suis pas à mon aise au milieu de tout ce peuple.

REGNAUD.

Que votre majesté se rassure, ce n'est point ici le peuple, ce n'est qu'une réunion de *frères et amis*, de dévoués et de fidèles sur lesquels on peut compter.

THIBAUDEAU.

Aussurément, votre majesté ne voit là que *l'immense majorité* proprement dite.

REGNAUD, à Dubois.

Parlez.

DUBOIS.

Sire, le peuple français, sans puissance contre vos intrigues, était censé vous avoir décerné la couronne : vous la déposâtes à sa grande satisfaction, et il est censé aujourd'hui vous prier de la reprendre.

Un contrat nouveau s'est formé entre votre majesté et les ennemis de l'ordre et de la justice (1).

Rassemblés de tous les points de l'empire pour concentrer l'iniquité sous vos yeux et lui donner plus de force, il nous est impossible de ne pas faire retentir la voix des pervers et des dupes dont nous sommes les organes immédiats, de ne pas dire en présence de l'Europe (qui ne nous écoute pas) ce

(1) On n'affirmera pas que ce soit précisément là le texte du discours de M. Dubois; mais la différence, s'il y en a, ne peut exister que dans la forme, le fonds est entièrement le même. Voir, pour s'en assurer, le *Moniteur* du 2 juin.

que nous attendons de notre digne chef, ce qu'il doit attendre de nous.

Nos paroles seront graves comme les circonstances qui les inspirent.

BUONAPARTE.

J'aime cette dernière phrase, elle est marquée au bon coin; et quoiqu'elle ne signifie rien, elle n'en charme pas moins mes oreilles.

DUBOIS continue en se rengorgeant.

Nous attendons de vous, sire, que vous résistiez à toute l'Europe qui déclare vous rejeter et n'avoir pour votre auguste personne qu'horreur et que mépris; que vous perdiez nos dernières ressources dans cette lutte si honorable pour la nation française; que vous nous fassiez jouir des bienfaits de la guerre civile; que votre obstination amène l'étranger au sein de nos cités, et livre nos campagnes à la dévastation et au pillage; sur-tout que vous ayez grand soin de conserver vos précieux jours au milieu de tant de désastres, afin que le doux espoir de les voir se renouveler ne s'éteigne pas tout à fait dans nos cœurs.

En retour de ces inappréciables avantages, nous vous offrons notre sang, nos fortunes (c'est-à-dire les fortunes et le sang de nos concitoyens), l'immense perversité de nos cœurs, une persévérance sans exemple dans l'esprit de révolte que vous nous avez inspiré; et la haine la plus constante et la plus

prononcé pour l'honneur, la justice, la paix et le bonheur de la France.

BUONAPARTE.

Qu'ainsi soit !

TOUT LE MONDE.

Vive l'empereur ! A la lanterne les royalistes !

(Buonaparte se tourne ; tous les membres de la députation lui baisent le derrière les uns après les autres, au bruit des fanfares et des acclamations de tous les assistans.)

SCENE XVIII.

(Le théâtre représente une salle du palais Bourbon.)

JOSEPH, REGNAUD *(DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY)* ;
les membres de la soi-disant chambre des députés, plusieurs soi-disant PAIRS, peuple dans les tribunes, etc., etc.

LE PRÉSIDENT, *agitant sa sonnette.*

Messieurs, messieurs, un peu de silence, s'il vous plaît, c'est aujourd'hui que sa majesté l'empereur vient nous installer ; tâchons de nous renfermer dans les bornes de la décence et de la dignité.

PLUSIEURS VOIX.

C'est juste, donnons au moins une fois cette satisfaction à nos commettans.

M. DUMOLARD.

Je demande la parole.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, je vous invite à prêter votre attention M. Dumolard.

UNE VOIX.

On n'entend que lui.

M. DUMOLARD.

Mes collègues.....

PLUSIEURS VOIX.

A l'ordre du jour ! à l'ordre du jour !

M. DUMOLARD.

Mais écoutez donc au moins ce que je veux dire.

LES MÊMES VOIX.

Non ! non ! non !

M. BÉDOCH, *le poussant et prenant sa place à la tribune.*

Messieurs..... (*On entend de tels murmures que M. Bédoch ne peut point parler.*)

REGNAUD, *prenant sa place.*

A mon tour.... ! Messieurs.....

UNE VOIX.

Est-ce comme ministre d'état, est-ce comme représentant que vous voulez parler ?

REGNAUD.

Comme vous voudrez. Je n'y tiens pas pourvu que je parle. Sa majesté l'empereur approuve la nomination de notre président, et je suis chargé de vous communiquer la liste des pairs que sa majesté a daigné nommer.

PLUSIEURS VOIX.

Ecoutez ! écoutez !

REGNAUD, *lisant*.

Le prince archi-chancelier de l'Empire, président de droit. Les princes Joseph, Louis, Jérôme et....

JOSEPH, *l'interrompant*.

Alte-là, hai! monsieur le lecteur... De quel droit m'a-t-on mis sur cette liste?

REGNAUD.

Prince, parce que vous êtes pair.

JOSEPH.

Mais je le sais bien que je le suis, puisque je suis premier prince du sang impérial.

REGNAUD.

Que demande donc votre altesse?

JOSEPH.

Rien. Il ne fallait pas me mettre sur cette liste, j'y suis de droit (1).

PLUSIEURS VOIX, *dans les tribunes*.

Il est ivre, il ne sait ce qu'il dit.

JOSEPH.

Le président peut y.... présider aux termes des

(1) C'est à la chambre des pairs et non à celle des députés que cette scène eut lieu. On sent que la nécessité de serrer les événements, et de ne point multiplier inutilement les scènes, a pu engager l'auteur à faire subir cette petite altération à la vérité. Il lui a même porté d'autres atteintes avec moins de raison encore, comme par exemple de faire paraître Lefèvre Desnouettes à Lyon, tandis que cet officier ne rejoignit réellement Bonaparte qu'à Auxerre. Or, ces considérations empêcheront toujours l'ouvrage d'être considéré comme monument historique.

(Note de l'éditeur.)

constitutions de l'Empire ; mais moi j'ai le droit d'y
siéger par.... par....

UNE VOIX.

Par quoi ? finissons-en.

JOSEPH.

Eh bien, par le droit que m'en a donné l'empereur :

UNE AUTRE VOIX.

C'est donc pour vous dire....

LE PRÉSIDENT.

Un pair demande à vous communiquer quelque
chose de très-important, à ce qu'il dit, messieurs.

PLUSIEURS VOIX.

Qu'il monte à la tribune.

UN MEMBRE.

S'il a autant d'esprit que le prince, son collègue,
nous allons entendre du beau.

DEBELAY-D'AGIER, à la tribune.

Messieurs, la voix se perd sur les murailles à
nu (1), et je voulais vous dire qu'avant de vous oc-
cuper d'autre chose, vous devriez d'abord faire
tendre dans la salle de vos délibérations une tapis-
serie, partie essentielle d'une assemblée délibé-
rante. (*Il descend de la tribune.*)

UN MEMBRE, à son voisin.

Est-ce qu'il est tapissier, ce brave homme-là ?

(1) Encore une falsification : c'est aussi à la chambre des pairs
que M. Dedelay parla si éloquemment.

LE VOISIN.

Non, il est comte.

UNE VOIX.

On conviendra qu'il vaudrait beaucoup mieux se taire, que de dire des choses si bêtes en si méchant style.

PLUSIEURS AUTRES.

Ah ! M. Dedelay-d'Agier ne se pique pas de parler en *bon français*.

LE PRÉSIDENT.

Personne n'a-t-il plus rien à nous dire, messieurs ?

M. DUMOLARD.

Moi, M. le président, j'ai quelque chose.

UN MEMBRE.

Ah ! parbleu ! je m'étonnais aussi qu'il nous laissât si long-temps tranquilles.

LE PRÉSIDENT.

Montez à la tribune.

M. DUMOLARD.

J'y suis, monsieur le président... (*étendant les bras vers l'assemblée*). Mes collègues, sa majesté l'empereur se morfondait à l'île d'Elbe ; la France commençait à respirer des longs malheurs qu'il avait fait peser sur elle ; l'armée vient de nous le ramener, et avec lui des maux plus grands encore que ceux que nous avons soufferts ; je propose à la chambre de

proclamer que l'armée a bien mérité de la patrie!

UN MEMBRE.

La bonne logique de carrefour!

M. DUMOLARD.

Mes collègues....

PLUSIEURS VOIX.

A bas! à bas! (*Grands murmures.*)

M. DUMOLARD.

Mes col....

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

A bas! à bas! (*Il se fait un si grand tumulte, que M. Dumolard est obligé de quitter la tribune.*)

TOUT LE MONDE, voyant descendre M. Dumolard.

Bravo! bravo!

GARNIER (de Saintes).

Messieurs, il est de la plus grande *im*-portance; dans un moment où l'étranger a les yeux sur nous....

UNE VOIX.

Eh! mon cher M. Garnier! il ne veut seulement pas savoir si nous existons.

M. GARNIER.

Eh bien, au moment où la France a les yeux sur nous (car on ne peut pas disconvenir qu'elle ne les ait), il me semble qu'il est de la plus haute *im*-portance de proclamer l'attachement de la chambre pour l'empereur (1).

(1) Historique.

UNE VOIX.

Il sera curieux de la voir un jour mettre en pratique cet attachement-là.

M. GARNIER.

Je demande que notre procès-verbal porte que le serment individuel a été arrêté à l'unanimité.

UNE VOIX.

De quel intérêt cette déclaration est pour la patrie !

M. DUMOLARD.

Mes collègues, je ne suis pas de l'avis du préopinant.

UNE VOIX.

Il eût dit le contraire, que vous n'en eussiez pas été davantage.

M. DUMOLARD.

Permettez, permettez. Quand je dis que je n'en suis pas, c'est-à-dire que j'en suis (1).

UNE VOIX.

Quelle fureur de parler !

M. DUMOLARD.

En mettant que le serment a été arrêté à l'unanimité, il semblerait qu'il a été discuté, et cela pourrait faire douter de l'assentiment universel des membres de la chambre (2).

(1) Historique. (2) *Idem.*

UNE VOIX.

Il y a au fond de tout cela une complication de suffisance et d'absurdité qu'on ne rencontre guère que chez M. Dumolard.

M. DUMOLARD.

Mes collègues....

PLUSIEURS VOIX.

Assez, assez, M. Dumolard. Il y a encore ici des gens qui aiment à exercer leur loquèle. Songez donc que vous n'êtes pas le seul que nous ayions du plaisir à entendre.

M. DUMOLARD.

Mes collègues....

LES MÊMES VOIX.

A bas! à bas!

M. DUMOLARD.

Je ne m'étonne pas des murmures que j'entends.

UNE VOIX.

Il ne s'étonne de rien.

M. DUMOLARD.

Ils prouvent que nous sommes tous pénétrés des mêmes sentiments (1).

PLUSIEURS VOIX.

Ah! ah! celui-là est trop fort, par exemple! A bas! à bas!

M. DUMOLARD.

Il faut que le procès-verbal....

(1) Historique.

LES MÊMES VOIX.

A bas! à bas!

M. DUMOLARD.

Il faut....

LES MÊMES VOIX.

A bas! vous dit-on, à bas!

M. DUMOLARD.

Il f....

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

A bas! à bas! à bas!

M. DUMOLARD, descendant de la tribune.

Il est bien désagréable de ne pouvoir pas dire un mot.

FÉLIX-LE-PELLETIER.

Frères et amis....

PLUSIEURS VOIX.

Eh bien, qu'est-ce qu'il dit donc?

FÉLIX.

Pardon, c'est une mauvaise habitude de famille... Mes collègues, la flatterie et l'adulation avaient discerné le surnom de *Désiré* à un prince l'espoir et le dernier recours de la nation. Après dix mois d'une administration sous les auspices de laquelle nos plaies commençaient à se cicatriser, l'empereur reparaît au milieu de nous; sa présence réveille les partis et les haines, détruit la confiance et l'industrie, en armant encore une fois contre la France toute l'Europe indignée; nous ne sommes ni

flatteurs ni adulateurs nous autres; décernons à sa majesté l'empereur, en vertu de tout ce que je viens de dire, le surnom de *sauveur de la patrie*.

UN MEMBRE.

M. le président, on ne siffle pas les sots ici, on ne leur jette pas de pommes cuites, et peut-être est-ce bien vu. Mais on est effrayé quand on voit jusqu'où l'impunité peut quelquefois porter leur audacieuse impertinence : je demande donc que, par forme de répression, le discours de notre collègue Félix-le-Pelletier soit imprimé et inséré dans tous les journaux.

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

Appuyé, appuyé!

SCENE XIX.

LES MÊMES, *un hérault d'armes*.

LE HÉRAULT.

Messieurs, l'empereur s'approche, vous allez tout à l'heure voir sa majesté.

LE PRÉSIDENT.

Allons, allons, messieurs, vite les députations ; et pas de désordre, pas de confusion, s'il est possible.

SCÈNE XX.

BUONAPARTE, JOSEPH, JÉRÔME, LUCIEN,
 M^{me} LÆTITIA, HORTENSE, LE CARDINAL
 FESCH, *les soi-disant PAIRS, les soi-disant RE-*
PRÉSENTANS, gardes, etc.

BUONAPARTE.

Messieurs les pairs et les députés, avant de partir pour l'armée, où ma présence me paraît nécessaire, je viens me communiquer à vous. Vous me voyez ici brillant de quelque majesté : jetez les yeux de mon côté, et regardez ma mère, elle a été bien honnête femme dans son temps ; la reine Hortense, que nous n'appellerons plus que princesse, pour faire croire aux étrangers que nous renonçons à la Hollande : c'est l'épouse de mon frère ; elle a des enfans qui ne sont que les neveux de son mari. Voilà un vrai mystère : adorez. Voyez mon frère le roi d'Espagne, qui n'est pas même roi d'Yvetot, et dont la femme est fille d'un épicier de Marseille. Voyez mon frère le roi de Westphalie, dont le royaume n'existe plus du tout : c'est l'amoureux des onze mille vierges ; mais il est jeune, et peut-être avec le temps parviendra-t-on à en faire quelque chose ; il promet sur ce qu'il a de plus sacré, de s'amender à la paix générale. Pour Lucien, c'est un philosophe qui, comme chacun sait, aime l'obscurité, et la retraite, et l'étude, et les beaux arts et la république.

Il s'est pourtant dégrasé avant de venir : il est prince de Canino , autrement dit *de chien* ; au premier jour ; je le déclarerai prince français , et je paierai ses dettes , et il mettra son poème de Charlemagne au poivre.

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

Bravo ! bravo ! bravissimo !

BUONAPARTE.

Du sein de ces êtres resplendissans de noblesse et de dignité , je vais m'élançer aux combats , et je vous promets que je n'épargnerai pas le sang français. J'ai été hier voir le dernier tableau (1) de mon premier peintre , artiste aussi digne de moi qu'Appelles l'était d'Alexandre. Ces Spartiates sont sublimes. « Voilà comme il faut que ma garde meure, » me suis-je dit. Vous m'avez vu doux depuis mon retour ; je n'ai fait persécuter que quelques particuliers , que quelques villes , que quelques provinces , par mes braves commissaires ; mais qu'on ne s'attende pas que je continuerai sur ce ton-là ; cette modération me suffoque , et je sens que je ne la pratiquerai pas long-temps. Vous aurez la liberté de la presse , celle des journaux , mais sous l'inspection d'Etienne, s'il veut bien encore s'en charger ; et il fera comme par le passé , il n'approuvera que ce qui ne blessera ni mon ombrageuse délicatesse , ni son amour-propre. Nous n'avons pas besoin de livres nouveaux ; il suffira qu'il rajeunisse tous les

(1) Thermopyles.

anciens qui, par quelque hasard, lui tomberont sous la main, pourvu toutefois qu'ils ne soient ni en grec, ni en latin, ni même en français un peu suranné, car cet homme de lettres ne les comprendrait pas.

Je porterai cette fois-ci l'honneur national au plus haut degré d'illustration. Il est cruel pour moi, qui ai été par-tout, de n'avoir pas été en Angleterre; eh bien, je vous le dis en confidence, j'irai.

TOUT LE MONDE.

Vive l'empereur!

BUONAPARTE.

Mais qu'on songe à me traiter respectueusement à mon retour; qu'on ne s'avise pas de lever la tête comme on se le permet aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Sire, votre majesté n'ignore pas que nous ne faisons les loups que quand nos souverains sont des agneaux. Nous savons qui vous êtes; comptez que nous nous soumettrons de bonne grâce, ainsi que nous l'avons fait pendant toute la durée de votre premier règne.

BUONAPARTE.

J'y compte. (*Il se lève et sort.*)

TOUT LE MONDE.

Vive l'empereur! vive le grand Napoléon!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

 ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente les plaines de Fleurus.

Cet acte est presque tout en pantomime, et il ne peut être représenté avec quelque succès, que sur un théâtre construit pour le mélodrame ou le grand-opéra (1).

 SCÈNE I^{re}.

BUONAPARTE, l'état-major, l'armée.

BUONAPARTE, au milieu de ses officiers, haranguant ses soldats qui ne l'entendent pas.

SOLDATS ! le moment est arrivé de montrer à l'Europe que nous sommes toujours les mêmes, que notre modération était feinte, et que nos promesses n'étaient qu'un jeu : fondons sur ces étrangers que nous avons si bien juré d'attendre. Nous ne craignons pas grand'chose, nous sommes en force ; nous n'avons en tête que les Anglais et les Prussiens. L'instant est favorable, ou il ne le sera jamais. (*La pluie tombe par torrens.*) Le soleil d'Austerlitz luit encore pour nous. Si vous avez une pleine confiance en ma

(1) Le major-général de l'armée, Sault, dit lui-même, dans une dépêche adressée à son collègue le maréchal Davout, et datée de Fleurus, le 17 juin, que l'action de ce jour ressembla à un effet de théâtre. On voit qu'il serait impossible de procéder ici sans machines.

valeur (que tout le monde excepté vous remet aujourd'hui en question) ; si vous attachez , comme naguère , du prix à vous faire exterminer à ma voix , il n'y a pas de doute que je ne rétablisse ma réputation , et que vous n'en retiriez un grand profit. Soldats ! j'attends tout de vos efforts.

LES OFFICIERS.

Vive l'empereur !

LES SOLDATS , excités par leurs chefs.

Vive l'empereur !

BUONAPARTE.

Allez , attaquez , et songez que votre empereur vous voit.

(On se précipite , on se mêle , on combat ; musique guerrière , qui exprime les imprécations , les juremens de la soldatesque , les cris des blessés et des mourans : on entend sur-tout le canon très-fréquemment.)

SCÈNE II.

BUONAPARTE , l'état-major , un aide-de-camp.

L'AIDE-DE-CAMP.

Sire , l'ennemi recule.

BUONAPARTE.

En ce cas , avançons.

UN VIEIL OFFICIER.

Prenez-garde , sire , c'est peut-être une feinte.

BUONAPARTE.

Je ne connais pas cela , monsieur , je ne sais qu'aller en avant.

SCÈNE III.

LES MÊMES , un deuxième aide-de-camp.

LE DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP.

Sire , le champ de bataille est à nous. Votre armée à fait des prodiges de valeur.

BUONAPARTE.

Cela ne pouvait pas être autrement ; j'y étais.

LE DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP.

Mais l'affaire a été cruellement meurtrière.

BUONAPARTE.

Je ne vous demande pas cela.

LE DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP.

On croit que le brave Letort a été tué.

BUONAPARTE.

Je suis enchanté ! Vite un courrier à Paris... Qu'est-ce que vous me dites de Letort ?

LE DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP.

Je dis , sire , qu'on le croit tué.

BUONAPARTE.

C'est un petit malheur. On mettra dans le bulletin que je le regrette beaucoup. (*A ceux qui l'entourent.*) Je vous l'avais bien dit que je remporterais la victoire.

TOUS LES OFFICIERS.

Sire , votre majesté ne se trompe jamais. Vous êtes

le plus grand capitaine qu'ait encore vu le monde.

BONAPARTE.

Je vous fais une pension à tous, messieurs...
Mais allons faire un petit tour sur le champ de bataille; il y a long-temps que je n'ai joui d'un si doux spectacle.

SCÈNE IV.

Le théâtre représente le champ de bataille.

BONAPARTE, l'état-major, plusieurs officiers et soldats mourans.

PLUSIEURS VOIX.

Ah! qu'elles douleurs, qu'elles horribles souffrances, et que la mort se fait cruellement attendre!

D'AUTRES.

Ciel vengeur!... faut-il que tant d'hommes périssent victimes de l'ambition d'un seul homme!

BONAPARTE, se tournant.

Voilà une grande consommation, messieurs (1).
Ah! ah! je ne me trompe pas; c'est Letort que je vois là. (*A Letort.*) Eh bien, mon brave, on m'avait dit que tu étais mort?

LETORT.

Va-t-en, laisse-moi expier en paix le crime d'avoir embrassé ta cause, exécrable tyran!

(1) Mot de Buonaparte après la bataille d'Austerlitz. Il prouve l'estime que le grand homme faisait de l'humanité.

BUONAPARTE.

Que dit-il donc ?

LETORT.

Ah ! que maudit soit le jour où tes vainqueurs ,
trop cléments , te laissèrent une vie souillée de tant
de forfaits et si funeste à l'humanité !

BUONAPARTE.

Je vois ce que c'est , il a le transport (1) ; éloignons-nous , sa vue me fait mal.

PLUSIEURS VOIX.

Le voilà , le monstre !... Il vient repaître ses yeux
des dernières convulsions de notre agonie , et res-
pirer avec délices l'odeur de notre sang.

BUONAPARTE, *en s'en allant.*

Il faudra mettre dans le bulletin que notre perte
a été très-légère , et que Letort va mieux (2).

SCÈNE V.

Le théâtre représente le champ de bataille de Waterloo.

BUONAPARTE, *toute l'armée.*

BUONAPARTE.

Soldats ! une petite harangue encore. Depuis que
les hommes jouissent du bienfait de la guerre , les
soldats se montrent sensibles aux harangues , et
je ne veux pas négliger un moyen si facile de vous
égarer , et de vous allumer le sang. Ce jour est

(1) C'est de Lannes qu'il dit cela ; le jour de la mort de ce
brave , il l'alla voir dans sa tente , et il en essaya des reproches
qu'il feignit d'attribuer au délire. On a cru pouvoir faire usage
ici de cette froide férocité qui peint si bien l'homme.

(2) Cet ordre fut suivi.

un grand jour , mes enfans ; il ne nous promet pas moins que la soumission de la Belgique , l'entière destruction de l'armée de Blücher , la conquête des villes anséatiques , de la Prusse , de la Suède , de la Russie , etc. , etc. , etc. ; mais si nous nous laissons battre , les maux qui nous attendent sont incalculables. Le moment est arrivé pour tout Français qui a du cœur , de vaincre ou de mourir (1). Le promettez-vous ?

LES SOLDATS.

Nous le jurons !

BUONAPARTE.

Je double votre ration d'eau-de-vie.

LES SOLDATS , *buvant.*

Vive le père la Violette !

BUONAPARTE , *quand ils ont bu.*

Allez maintenant ; moi , je vais me mettre dans quelque endroit élevé , d'où je pourrai tout voir sans courir aucun risque.

(*Le combat s'engage. Même musique qu'à la première scène , seulement on pressera un peu plus le mouvement et la canonade sera plus vive et plus fréquente.*)

SCÈNE VI.

BUONAPARTE , *officiers d'ordonnance , un aide-de-camp , etc.*

L'AIDE-DE-CAMP.

Sire , nous sommes engagés sur tous les points ;

(1) Propres paroles de Buonaparte. Il en résulte ou qu'il n'attendait pas Français ou qu'il n'avait pas de cœur.

vos soldats font des efforts incroyables; mais cela n'avance à rien : la gauche même a déjà beaucoup souffert.

BUONAPARTE.

Vite! qu'on prenne ces trente mille hommes qui sont là-bas et qui forment la réserve de la droite; et qu'on les envoie à la gauche. (*Ce mouvement s'opère.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, un deuxième aide-de-camp.

LE DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP.

Sire, la droite a besoin de renforts, on ne sait ce qu'est devenue une colonne de trente mille hommes qu'elle avait en réserve.

BUONAPARTE, à un officier d'ordonnance.

Courez, courez, ramenez-là. (*À l'aide-de-camp.*) Annoncez-là, elle vous suit; j'ai cru qu'elle vous était inutile, et j'en ai disposé.

SCÈNE VIII.

BUONAPARTE, officiers, un troisième aide-de-camp.

LE TROISIÈME AIDE-DE-CAMP.

Sire, le centre est enfoncé, culbuté; si vous n'employez pas vos dernières ressources, tout est perdu.

BUONAPARTE.

Allons, allons, il me paraît qu'on ne plaisante

pas ici. Vite, la garde. (*La garde défile au pas de charge.*)

SCÈNE IX.

BUONAPARTE, *officiers, premier aide-de-camp.*

LE PREMIER AIDE-DE-CAMP.

Sire, l'absence de nos renforts nous est funeste ; la droite est en déroute.

BUONAPARTE, *prenant du tabac.*

Ah! ah!

SCÈNE X.

LES MÊMES, *le deuxième aide-de-camp.*

LE DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP.

Sire, le contre-ordre que vous avez donné à nos renforts nous est funeste : la gauche est coupée.

BUONAPARTE, *prenant encore du tabac.*

Peste!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *le troisième aide-de-camp.*

LE TROISIÈME AIDE-DE-CAMP.

Ah! sire! le fanatique enthousiasme que vous avez inspiré à vos soldats nous est funeste : la garde est taillée en pièces.

BUONAPARTE.

Diab!e!

LE TROISIÈME AIDE-DE-CAMP.

Elle s'est précipitée avec trop d'aveuglement, et

s'est fait envelopper. Rendez-vous, braves gens ! rendez-vous leur criait-on de tous côtés ! « La garde meurt, et ne se rend pas, » répond fièrement le général Cambrone ; et la garde n'existe plus.

BUONAPARTE.

Comme cela Cambrone est mort ?

LE TROISIÈME AIDE-DE-CAMP.

Non, sire, il s'est rendu.

BUONAPARTE.

Comment après avoir dit que la garde mourait, et ne se rendait pas ?

LE TROISIÈME AIDE-DE-CAMP.

Sire, il était blessé.

BUONAPARTE.

Belle excuse !.... Quelles sont ces troupes que je vois s'avancer là, l'arme au bras ?

LE PREMIER AIDE-DE-CAMP.

Sire, ce sont les trente mille hommes que vous nous avez enlevés si mal-à-propos.

LE DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP.

Et que votre majesté ne nous a pas envoyés.

BUONAPARTE.

En sorte que ces gens-là n'ont pas tiré un coup de fusil de la journée ?

UN OFFICIER.

Non, sire.

BUONAPARTE , prenant du tabac.

C'est une furieuse ânerie que j'ai faite là... N'im-
porte , faisons-les marcher sur le centre.

LE TROISIÈME AIDE-DE-CAMP.

Il n'est plus temps , sire.

BUONAPARTE.

Laissez donc , monsieur , il est toujours temps de
faire tuer du monde.

SCÈNE XII.

LES MÊMES , BERTRAND.

BERTRAND.

Ah ! sire ! ah ! mon maître ! tout est perdu ; il ne
nous reste qu'à mourir.

BUONAPARTE.

Comment ?

BERTRAND.

Nous sommes battus , battus à plat , sire.

BUONAPARTE.

C'est une chose que je ne saurais croire.

BERTRAND.

Voyez , voyez donc , regardez par-tout autour de
vous : quel cahos , quelle confusion !

BUONAPARTE , regardant avec sa lorgnette.

Oui , il me semble en effet.... Diable!.... Mon
ami , allons à Paris. L'air de la Belgique ne me vaut

rien. (*A un officier*). Gourgaud, faites en sorte de rallier tous ces gens-là. Qu'on arrête sur-tout les fuyards avec le plus grand soin ; je me sauve.

UN OFFICIER.

Comment ! il se sauve ? il nous abandonne ?

GOURGAUD.

Vous voilà bien étonnés ! Ce n'est pas la première fois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la chambre des députés, à Paris.

SCÈNE I^{re}.

LE PRÉSIDENT, LES DÉPUTÉS.

(*La séance est secrète.*)

UN DÉPUTÉ.

NON, mes collègues ; la garde nationale de Paris ne mérite pas notre bienveillance, comme quelques-uns de vous paraissent le penser. Elle est toute royaliste, et à l'exception de ses tirailleurs et de ce grand chef de légion, qui est si content de son rôle, et qui affirme avec tant d'ingénuité que la patrie serait perdue si on cessait de porter la cocarde de Santerre (1) ; je n'y vois personne qui se montre content du grand homme qui nous gouverne, et que la victoire vient encore de combler de ses faveurs.

DEUXIÈME DÉPUTÉ.

Voilà parler d'une façon un peu absolue. J'ai un parent dans la garde nationale, moi, bon et hon-

(1) Il n'y a pas qu'un chef de légion qui se soit donné ce petit ridicule-là. Peut-être l'auteur veut-il faire entendre ici qu'il n'y en a qu'un qui l'ait fait par bêtise. (*Nota de l'éditeur.*)

nête fournisseur, et je vous réponds qu'il est très-zélé napoléoniste.

PREMIER DÉPUTÉ.

Parce qu'il est fournisseur. Je connais aussi un grenadier et un chasseur de cette garde qui, le 31 mai, se sont montrés à Picpus de dignes amis du héros : le premier y a prononcé un beau discours en style d'énergumène (1); l'autre a extorqué à ses camarades leur assentiment pour une inscription, que nous devons trouver sublime, bien que tant soit peu ridicule (2); mais cela ne prouve rien : ces deux braves avaient reçu de l'argent de la police la veille.

UN TROISIÈME DÉPUTÉ.

C'est trop nous arrêter à cette discussion, messieurs. C'est au comte Durosnel à s'occuper de la garde nationale. On peut s'en rapporter à lui. Il vient de rendre un arrêté qui prouve combien ses intentions sont paternelles. La garde nationale se plaignait du grand nombre de postes où on l'emploie sans utilité; comme à la porte de Joseph, de

(1) Il finissait ainsi : « La cause de l'empereur est la nôtre; que ces cris sacrés retentissent à jamais dans nos ames libres et fières : *Honneur! Patrie! Napoléon!* »

(2) La voici :

*Liberté!
Honneur! Patrie!
Napoléon!
La . . . légion,
Qui a élevé ces retranchemens,
Jure de mourir
Pour les défendre!*

Jérôme, de Lucien, de madame-mère, de la princesse Hortense, etc., etc. Le commandant vient de décider qu'il ne sera plus affecté de tambour au poste de madame-mère, non plus qu'à celui d'Hortense (1). Voilà la garde nationale soulagée d'un grand fardeau !

LE PRÉSIDENT.

Sans-doute. Parions d'autre chose.

UN MEMBRE, à la tribune.

Messieurs, je demande que la chambre décerne une récompense nationale aux généraux *Clausel*, *Decaen* et *Gilli*. Ce sont des braves, ils font des merveilles dans le midi. Par les soins du dernier, la petite ville d'Agde vient d'essuyer la plus sanglante persécution. Leur zèle mérite d'autant plus d'éloges et de reconnaissance de notre part, qu'ils y rencontrent de grands obstacles, et que la population toute entière est contr'eux. Heureusement, ils ont du courage, de la constance et des pouvoirs illimités. Là où la loi entrave leur patriotisme, ils n'hésitent pas à la fouler aux pieds.

PLUSIEURS MEMBRES.

Eh bien, que croyez-vous que la chambre puisse pour de si bons citoyens ? Proposez.

L'ORATEUR.

Mes collègues, je demande que la chambre institue un ordre qu'elle conférera à tous les Fran-

(1) Ordre du jour du comte Durosnel, sous la date du 9 juin.

çais, amis zélés de la liberté et des lumières, qui, par leurs actions ou discours auront, comme lesdits braves, contribué à en propager les bienfaits. La décoration de cet ordre serait une médaille d'or (car les amis des lumières ne sont généralement pas ennemis de l'or), représentant d'un côté un brandon et une torche en croix, avec ces mots : *À l'immense majorité*, et de l'autre, des trônes, des autels renversés dans les flammes, avec cette légende : *Deliciæ nostræ* (1). Cette médaille pourrait se porter à un ruban couleur de feu.

PLUSIEURS MEMBRES.

Comment donc, mais cela serait charmant. Appuyé ! appuyé !

TOUT LE MONDE.

Appuyé ! appuyé !

LEGUEVEL, à la tribune.

Mes collègues, chacun de nous doit former le vœu de se voir agréger à un ordre si respectable. Ecoutez, je vous prie, une petite motion que je médite depuis quelques jours, et jugez si j'en suis indigne. Je demande que l'on punisse avec la dernière rigueur non-seulement ceux qui se montrent amis des Bourbons, mais encore leurs ascendants et leurs descendants....

(1) Comme les députés seuls assistaient aux séances secrètes, on ne sait si cette scène est uniquement d'invention ou si elle repose sur quelque fait réel.

UNE VOIX.

Oui, qu'on déterre leurs ancêtres pour en jeter les cendres au vent, et qu'on poursuive leur postérité jusqu'à la trentième génération.

LE GUEVEL, *s'échauffant.*

Ces races indignes.....

LE PRÉSIDENT.

N'allez pas plus loin, honnête Leguevel, l'assemblée est édiflée; elle vous accorde une grande commanderie dans son ordre.

LE GUEVEL.

Croyez, M. le président, et vous, chers collègues, que mon cœur en est digne.

FÉLIX LEPELLETIER.

Mes collègues, quand j'ai proposé à l'assemblée de décerner à Napoléon-le-Grand le titre de sauveur de la patrie...

LE PRÉSIDENT.

Vous avez proposé une sottise.

FÉLIX.

A la bonne heure; mais les journaux se sont moqués de moi.

UNE VOIX.

Pourquoi êtes-vous un sot?

FÉLIX.

Je veux l'être, et que les journalistes n'en rient pas.

LE PRÉSIDENT.

Mais vous affectez le despotisme là, sans vous en douter, mon cher Félix.

FÉLIX.

Pourquoi n'aurions-nous pas un journal à nous ? le Moniteur, par exemple. Nous ne lui laisserions dire que ce que nous voudrions, et nos inepties mourraient dans la salle des séances ; au lieu qu'elles vont divertir les oisifs des cafés et les politiques de province. Ce n'est pas pour moi que je parle, ma réputation est faite, et je ne crains rien ; mais le journal de Paris a dernièrement raillé l'accent gascon d'un de nos collègues des bords de la Garonne, et c'est une irrévérence punissable.

UN MEMBRE.

Pendant que nous sommes en train d'instituer des ordres, je propose à la chambre d'en fonder encore un.

LE PRÉSIDENT.

Lequel ?

LE MEMBRE.

Celui du *vol d'oison* ; et je demande que notre collègue Félix en soit le premier décoré. Il deviendrait par la suite la récompense de toutes les âneries qui se feraient ou se diraient parmi nous.

TOUT LE MONDE.

Appuyé ! appuyé !

SCÈNE II.

LES MÊMES, REGNAUD (*de Saint-Jean-d'Angély.*)

REGNAUD, *essoufflé.*

Messieurs...messieurs...messieurs...ah!

PLUSIEURS VOIX.

Qu'est-ce, que c'est ? Parlez.

REGNAUD.

L'empereur est de retour.

PLUSIEURS VOIX.

Ses ennemis sont donc exterminés ? Vive l'empereur !

REGNAUD.

Eh ! messieurs, il est battu ; il revient en fuyant.

LES MÊMES VOIX.

A bas l'empereur ! à bas le tyran !

D'AUTRES VOIX, *parlant en même temps.*

Profitons du moment ; organisons cette république qui nous est si chère, et dont nous avons fait une si douce épreuve. — Établissons l'anarchie si nous pouvons. — Jouons aux sénateurs romains. — Parlons. — Criions. — Faisons du scandale. — Donnons-nous une importance ridicule jusqu'au dernier moment.

REGNAUD.

Si l'empereur apprend les dispositions où vous êtes (et moi qui lui dis tout, vous sentez bien que je ne lui cacherais pas cela), il va vous dissondre, et vous faire donner les étrivières à tous.

UN MEMBRE.

Déclarons traître à la patrie quiconque tentera une pareille entreprise, ou même en aura la pensée.

TOUS LES MEMBRES.

Appuyé! appuyé! Voilà le moment de faire de l'effet, nous devons tenir à nos rôles.

UN MEMBRE, *roulant les yeux d'une manière effrayante.*

Nous sommes ici par la volonté de ce que nous appelons le peuple (c'est-à-dire de quelques imbécilles et de quelques gredins de nos amis (1), nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

C'est cela; bravo! appuyé!

REGNAUD, *bas au président.*

Il n'y a pas pour trois centimes de bon sens dans toutes ces cervelles-là.

LE PRÉSIDENT.

Assurément; mais qu'y voulez-vous faire?

UN MEMBRE (2).

Au lieu de prendre l'attitude burlesque à laquelle je vois que vous vous arrêtez si inconsidérément, mes chers collègues, songez plutôt à recourir au seul

(1) Ce que le Thibaudau appelait l'immense majorité.

(2) Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas nommé ici M. de Malleville? Peut-être parce qu'il a craint de le faire figurer en mauvaises compagnies. Il a en effet usé de la même discrétion à l'égard de M. le comte de Fargues, qu'il n'a désigné, au deuxième acte, que sous le titre de maire de Lyon.

parti raisonnable qui vous reste. Jetez vous encore une fois dans les bras de votre véritable, de votre unique souverain; sa bonté est inépuisable, et lui seul peut encore nous sauver.

GARRAU, *s'élançant à la tribune, un papier à la main,*

Mes collègues, écoutez la lecture de l'article 67 de l'Acte additionnel....

GARAT.

Nous le savons tous par cœur.

BOULAY-BOULET.

Oui, oui, et c'est notre *palladium*.

DEFERMONT.

Messieurs, nous dont la réputation flaire si bon; ne serions-nous pas déshonorés aux yeux de toute l'Europe si nous abandonnions les lois que nous-mêmes avons faites?

DURBACH.

Oui, de si bonnes lois!

BOULAY-BOULET.

Je n'ai pas de porte de derrière, moi (1); je sais qu'il existe une faction qui veut nous ramener aux Bourbons.

GARRAU.

Et n'avez-vous pas entendu qu'un de nos col-

(1) Expressions exactes d'un discours prononcé le 23 juin à la chambre des soi-disant représentans du peuple. Elles font presque pendant à « compter son linge sale en famille, » qu'on y avait entendu une couple d'années auparavant.

lègues nous faisait une mention tendante vers ce but ? Je demande à la chambre qu'elle le déclare infâme et mauvais citoyen, et qu'en outre elle le fasse enfermer à Charenton comme fou (1).

UNE VOIX.

L'ordre de la torche et du brandon à notre collègue Garau.

UNE AUTRE VOIX.

Et celui du *vol d'oison*, par-dessus le marché !

TOUTE LA CHAMBRE.

Adopté !

REGNAUD.

Enfin, messieurs, que résolvez-vous ?

PLUSIEURS VOIX.

Il faut que Napoléon abdique, ou nous allons le mettre hors la loi, et le faire fusiller pour avoir abandonné son armée.

REGNAUD.

Messieurs, l'empereur m'a souvent laissé lire dans sa grande ame; je le connais, il aimera mieux abdiquer.

PLUSIEURS VOIX.

Qu'il se dépêche donc !

REGNAUD.

Je cours lui faire part de cette preuve touchante de l'attachement que vous lui aviez tous juré avant son départ. (*Il sort.*)

(1) Historique.

SCÈNE III.

LES MÊMES, hors Regnaud et quelques membres qui l'ont suivi.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, notre position est critique : décidément qu'allons nous faire ?

PLUSIEURS VOIX.

Toutes sortes de niaiseries ; nous parlerons , nous crierons , nous nous prendrons fraternellement aux cheveux jusqu'à ce qu'enfin on nous renvoie chacun chez nous.

M. DUMOLARD.

Mes collègues !...

UNE VOIX.

Oui , parlez , M. Dumolard , parlez , parlez , parlez... jamais vous n'en retrouverez une aussi belle occasion (1).

M. DUMOLARD.

Je pense que vous pensez...

PLUSIEURS VOIX.

Non , non , nous ne pensons pas , ni vous non plus ; mais c'est égal , parlez , parlez toujours.

(Tandis que M. Dumolard a les bras étendus et la bouche béante , le président agit sa sonnette , et dit :)

LE PRÉSIDENT.

La séance est levée.

(1) Le ciel nous en préserve !

SCÈNE IV.

Le théâtre change, et représente la chambre des pairs.

Le Président, les Pairs.

LE PRÉSIDENT.

Vous venez d'entendre la lecture de ce singulier acte (1), messieurs ; qu'en pensez-vous ?

UN PAIR.

Il ne me surprend pas : j'y retrouve tout ce qui caractérise Napoléon, de la bassesse et de la fourberie.

LE PRÉSIDENT.

A quoi donc nous décidons-nous ?

UN PAIR.

Il faut flatter la chambre des députés, et nous traîner sur ses traces autant que possible.

M. THIBAudeau.

Voilà le moment de mettre les fédérés en action.

UN PAIR.

Où ; mais on devrait bien leur recommander de changer leur signe de ralliement.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi ?

LE PAIR.

Il consiste à mettre la main dans la première poche qui se rencontre....

M. THIBAudeau.

Eh bien, c'est symbolique, cela prouve qu'entre des frères tout doit être commun.

(1) Celui de l'abdication du magnanime empereur.

LE PAIR.

Sans contredit ; mais il en est résulté que des personnes qui s'étaient trop approchées d'eux , ont été réduites à chercher l'heure au soleil , et à se moucher dans leurs doigts ; d'où elles ont pris occasion de crier à la violation des propriétés.

M. THIBAUDEAU.

Malveillance. Je ne crois pas que nous devions tourmenter nos braves fédérés pour si peu de chose.

SCÈNE V.

LES MÊMES , LUCIEN , JOSEPH , UN OFFICIER.

LUCIEN , *montant à la tribune.*

Messieurs.... Messieurs.....

JOSEPH.

Messieurs.....

L'OFFICIER.

Messieurs.....

LE PRÉSIDENT.

Remettez vous , messieurs. Quelle agitation !

LUCIEN.

Messieurs , l'empereur Napoléon a abdiqué en faveur de son fils. Politiquement l'empereur est mort : vive l'empereur !

JOSEPH , *de toutes ses forces.*

Vive l'empereur !

PLUSIEURS PAIRS.

Quel maître aliboron !

UN PAIR.

De quel empereur parlez-vous?

LUCIEN.

De Napoléon II.

JOSEPH.

Sans doute, qui est notre neveu, et dont nous sommes les oncles.

UN PAIR.

Mais savez-vous si la nation le reçoit?

L'OFFICIER.

Il n'est pas question de la nation.

LE PAIR.

Mais les souverains alliés....

L'OFFICIER.

Il n'est pas question d'eux non plus.

LE PRÉSIDENT.

Mais où est-il cet empereur que vous nous annoncez ?

LUCIEN et JOSEPH, *ensemble.*

Cela ne fait rien. Quand une fois vous l'aurez reconnu, s'il ne se trouve pas, nous sommes une petite société d'honnêtes gens qui gouvernerons en son nom; vous voyez bien que c'est comme s'il y était:

UN PAIR.

Je commence à comprendre.

L'OFFICIER, *avec un accent furieux.*

Criez donc vive l'empereur, alors (1). Napoléon

(1) Cet étrange discours a été prononcé le 23 juin à la chambre des pairs de Buonaparte.

n'a abdiqué qu'en faveur de son fils. Je regarde son abdication comme nulle, de toute nullité, si l'on ne proclame à l'instant Napoléon II son légitime successeur. *Eh ! qui s'oppose à cette résolution généreuse ? Ces gens qui ont toujours été aux pieds du souverain tant qu'il fut heureux, et qui s'éloignent de lui dans son malheur. Napoléon a abdiqué pour son fils; si l'on refuse de reconnaître le prince impérial, je le déclare, Napoléon doit encore tirer l'épée, il doit encore verser du sang. Entouré des braves qui viennent de recevoir des blessures pour sa noble cause, il sera assez fort. Malheur à ces militaires vils qui méditent peut-être en ce moment de nouvelles trahisons. Je demande qu'ils soient traduits devant les chambres; qu'ils soient jugés et punis de manière à effrayer ceux qui voudraient désertier nos drapeaux (1); que leurs noms soient livrés à l'infamie, que leur famille soit pros-
crite, et ne puisse jamais mettre le pied sur le territoire français! Nous ne voulons point de traîtres parmi nous. Napoléon, en abdiquant pour sauver la patrie, a fait ce qu'il doit à lui-même, et non ce qu'il doit à la nation; car la nation est indigne de lui. (Lucien, Joseph et le jeune officier sortent en lançant sur l'assemblée des regards foudroyans.)*

(1) Les couleurs dites nationales.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LES PAIRS.

LE PRÉSIDENT, *à lui-même.*

Quel scandale ! et comment cela finira-t-il ?

THIBAudeau.

Messieurs....

LE PRÉSIDENT.

Pardon, M. Thibaudeau ; j'aperçois une députation que la chambre des représentans nous envoie ; vous nous entretenez plus tard.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *trois députés de la chambre des représentans.*

LE PRÉSIDENT.

Dignes représentans de la plus bouffonne nation de l'univers, soyez les bien-venus. Qu'avez-vous à nous communiquer ?

UN DÉPUTÉ.

Nous venons, messieurs les pairs, vous faire part des dernières résolutions que nous avons prises.

LE PRÉSIDENT, *agitant sa sonnette pour commander le silence.*

Quelles sont-elles ?

LE DÉPUTÉ.

De nous tenir en opposition absolue et directe avec le bon sens et la raison, de parler beaucoup

pour ne rien dire, et de nous donner beaucoup de mouvement pour ne rien faire.

LE PRÉSIDENT.

Je suis ravi que, sans nous être entendus, nous ayons embrassé le même système : il y a, entre la chambre des députés et celle des pairs, un sentiment de sympathie, une analogie de principes qui fait autant l'éloge de l'une que de l'autre, et qui les recommandera également à l'estime de leurs contemporains et de la postérité.

LE DÉPUTÉ.

La chambre des représentans ayant en outre, comme moyen de récompense et d'émulation, créé deux ordres de chevalerie, en remet les brevets que voici à votre disposition. L'un est l'ordre patriotique *de la torche et du brandon*. Il ne se confère qu'aux bons citoyens qui se distinguent par des actes ou des sentimens incendiaires, ayant pour prétexte les lumières et la liberté; l'autre est celui du *vol d'oisson*, institué en faveur de ces bonnes gens qui entretiennent encore un peu l'hilarité publique par d'innocentes âneries. Ainsi nous en avons décoré notre collègue Merlin, pour la peur que lui a causée un homme qui venait frapper un peu tard à sa porte. Le fait n'est rien en lui-même; que notre collègue Merlin ait eu peur, c'est une chose toute simple, puisque notre collègue Merlin est peureux. Mais ce qui la rend piquante et digne

d'attention, c'est la bonne foi avec laquelle notre collègue Merlin se regarda comme l'objet d'un grand attentat public, la haute idée qu'il faut qu'il ait de lui-même, puisqu'il crut les ennemis de l'Etat réduits à conspirer contre sa personne avant que de marcher à leur but. Ajoutez à toutes ces circonstances l'orgueilleuse ingénuité avec laquelle il vint le lendemain nous faire part de ses petites tribulations, et jugez dans quel esprit a été institué l'ordre dont nous avons décoré notre collègue Merlin.

LE PRÉSIDENT.

La chambre y aura égard.... Vous ne confiez pas un grand nombre de ces brevets à notre discrétion ?

LE DÉPUTÉ.

Nous ne doutons pas qu'il ne s'en fasse une aussi grande consommation ici que chez nous; et dans cette persuasion, on m'a chargé de vous dire que quand vous n'en auriez plus, on s'empresserait de vous en faire passer d'autres. Ne vous en laissez donc pas chomer. (*La députation sort.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, hors les trois députés.

LE PRÉSIDENT.

Vous aviez quelque chose à nous dire, M. Thi-
baudeau ?

THIBAudeau.

Oui, monsieur le président, et le voici : Je suis pressé de vous faire une déclaration..... qui ne signifie pas grand chose si vous voulez ; mais j'en étouffe, et je ne veux pas me contraindre plus longtemps. J'entends parler par-tout des Bourbons et de Louis XVIII, et il me paraît qu'à l'exception de *l'immense majorité*, toute la France crie vers eux et les appelle à son aide ; je ne puis voir cela sans frémir, et je veux faire un coup de ma tête. Je déclare donc que moi, Jean - Baptiste - Christophe Thibaudeau, je ne veux ni de Louis XVIII ni des princes de sa famille (1) ; l'ennemi est aux portes de Paris ; je le déclare en présence de l'ennemi ; Louis XVIII serait dans cette enceinte, que je le lui déclarerais à lui-même.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, je vous demande la permission d'attacher à la boutonnière de notre collègue Jean-Baptiste-Christophe Thibaudeau, la décoration du *vol d'oison*.

TOUT LE MONDE.

Appuyé ! appuyé ! bravo ! il en est bien digne.

LE PRÉSIDENT, aux secrétaires.

Vous relaterez dans le procès-verbal l'unanimité

(1) Le sieur Thibaudeau dit en effet ces belles choses à MM. les pairs, ses collègues : on voit que si le sieur Thibaudeau n'a pas beaucoup d'esprit, il n'a pas non plus beaucoup de prudence, et que tout est en équilibre dans cette tête-là.

de la chambre pour cet acte de sa munificence. (*Il agite la sonnette*). La séance est suspendue.

SCÈNE IX.

Le théâtre représente une chambre de l'Elysée-Bourbon.

BUONAPARTE, JOSEPH, LUCIEN, JÉRÔME,
M^{me} LÆTITIA, HORTENSE, le cardinal
FESCH, REGNAUD, GOURGAUD, HULLIN,
BERTRAND, DROUOT, RÉAL, LE-
FÈVRE-DESSOUETTES, LAVALETTE, SA-
VARY, MARET, CARNOT, GARRAU, DUR-
BACH, DEFERMONT, *un apothicaire, cham-
bellans, laquais, etc., etc., etc.*

BERTRAND.

Ainsi donc, mon maître, c'en est fait, vous re-
noncez à l'empire?

BUONAPARTE.

Ouf, mon brave, pour le présent du moins; car
si je n'y renonçais pas de bonne grâce, on pour-
rait bien m'y faire renoncer de force.

RÉAL.

Mais, sire...

BUONAPARTE.

Allez..., vous êtes une grosse bête, vous.

GOURGAUD.

Si nous défendions Paris, nous pourrions y mou-
rir noblement.

HULLIN.

Sans doute.

BUONAPARTE.

J'en ai bien quelquefois l'envie. Je me fais une image charmante de l'incendie et du sac de cette ville immense ; puis la peste , puis la famine dont tant de gens mourraient sous nos yeux...

LEFÈVRE-DESSOUETTES.

Il est sûr que cela serait fort divertissant...

REGNAUD , SAVARY , MARET , GARRAU , DURBACH , DEFERMONT , *ensemble et vivement.*

Cédez , cédez plutôt , sire.

BUONAPARTE.

Vous avez peur , vous autres.

LES MÊMES.

Pour vous seul , sire. Nous aimons tant votre majesté !

BUONAPARTE.

Tout bien considéré , je crois en effet qu'il faut que je cède.

JÉRÔME.

Quoi , si piétrement !...

BUONAPARTE.

Tu te figures , toi , qu'on en use avec le peuple français comme avec une catin.

JÉRÔME.

Vous l'avez si long-temps soumis et comprimé...

BUONAPARTE.

Ah !... mon cher , les temps sont changés : j'avais

alors de quoi acheter ceux qui consentaient à se vendre, et je pouvais tuer ceux qui ne se laissaient pas acheter.

M^{me} LETITIA.

Mais...

BUONAPARTE, avec emportement.

Pour Dieu ! ma mère, mêlez-vous de vos affaires. Ai-je de l'argent pour acheter quelqu'un ? ai-je de la force pour tuer ceux qui s'opposent à mes augustes desseins ?

REGNAUD.

Il n'y a pas de réplique à cela. Sa majesté n'est ni forte ni riche, il faut qu'elle subisse son sort ; personne de nous ne la servirait plus.

LE CARDINAL FESCH.

C'est toujours bien douloureux per votre famille, et vi auriez beaucoup mieux fait, et per vos et per nos, de rester à l'île d'Elbe.

BUONAPARTE.

De quèllès chiennes de raisons me rompez-vous la tête !... Pourquoi êtes-vous venu ?

LE CARDINAL FESCH.

Perché, quand on a ouun parent pouissant, on aime à être auprès de louni : à présent, vi êtes misérable, nous nous en allons.

BUONAPARTE.

Bon voyage ! (*Aux autres.*) Ah ça, convenons un peu de nos faits ici. Je vais m'éloigner ; mais

aussitôt que j'y verrai jour, soyez persuadés que je reviendrai : il n'y a que les morts qui ne reviennent pas ; et je m'arrangerai en sorte... Conservez-moi votre zèle et votre affection ; résistez le plus que vous pourrez à l'autorité des Bourbons ; tenez toujours l'esprit du peuple en fermentation ; écrivez dans les journaux ; veillez au maintien du Nain jaune ; supposez des faits , répandez de fausses nouvelles , mentez , mentez , mentez : voilà ce que je ne saurais trop vous recommander. Il n'y a pas d'absurdité qu'on ne fasse recevoir au peuple ; et vous ne le jeterez dans aucune erreur qui ne me présente quelque chance de bénéfice. Intriguez-vous , maintenez-vous dans vos places , faites-y maintenir vos amis et vos créatures ; ayez soin qu'on fasse peu de réformes aux postes , dans les ministères et dans le corps de la gendarmerie ; parlez beaucoup de liberté et de gloire nationale ; ne dites pas de mal de Louis XVIII, cela ne réussirait pas , et , en fait d'intrigue , tout ce qui ne sert pas nuit ; mais tâchez de noircir les princes de sa famille et les actes les plus simples de son gouvernement ; criez après l'étranger , que la France ne revoit que grâce à nous , beaucoup plus fort que ne le feront les royalistes eux-mêmes , qui n'y sont pour rien. Le peuple ne connaît que les effets , et ne prend jamais la peine de remonter aux causes ; rendez les Bourbons responsables de tout ce qui arrivera par suite de mes fautes ; allez partout me plaignant et

me traitant de grand homme malheureux ; rendez-moi intéressant , et faites tomber ou dénigrez tous les ouvrages où l'on tenterait de me tourner en ridicule : le ridicule est l'arme que je redoute le plus , et c'est en effet la plus à craindre pour un homme de mon caractère. Il vous faut quelque signe de ralliement , prenez l'œillet rouge , la grenade , et en général tout ce qui a la couleur du sang , comme souvenir de ma personne et de mon règne ; que si , dans le cours des événemens , il se présentait telle circonstance que je n'ai point prévue dans ces courtes instructions , ne la négligez pas , tirez - en d'office tout le parti que vous pourrez : vous savez comme je récompense qui me sert.

TOUT LE MONDE.

Vive l'empereur !

BUONAPARTE.

Bien , bien , criez-le toujours , je vous y engage ; mais que ce soit bas , bas , bien bas ; je n'aime plus le bruit. (*Il embrasse tout le monde et Hortense en dernier.*) Adieu , adieu. J'aperçois un homme que j'ai fait demander , et avec lequel je veux avoir un entretien particulier ; retirez-vous.

HORTENSE ; *elle fredonne :*

« Partant pour la Syrie , etc. »

(*Tout le monde se retire.*)

SCÈNE X.

BUONAPARTE, UN APOTHECAIRE.

BUONAPARTE. (*Il fait d'abord quelques tours dans la chambre, poussant de profonds soupirs, et même laissant tomber quelques larmes; puis enfin il se tourne brusquement vers l'apothicaire.*)

Eh bien, monsieur l'apothicaire?...

L'APOTHECAIRE.

Eh bien, sire?...

BUONAPARTE.

Que dites-vous de tout cela?

L'APOTHECAIRE.

Je dis que voilà de terribles évènements.

BUONAPARTE, *prenant du tabac.*

Que voulez-vous? tout a une fin dans ce monde.

L'APOTHECAIRE.

Sans-doute; mais il y a fin et fin; et je n'aime pas la vôtre.

BUONAPARTE.

Pourquoi?

L'APOTHECAIRE.

Elle est bien ignoble.

BUONAPARTE.

Savez-vous pourquoi je vous ai fait demander?

L'APOTHECAIRE.

Non, sire.

BUONAPARTE.

Le voici : Je veux que vous m'indiquiez un moyen pour mourir vite.

L'APOTHECAIRE.

Comment? Votre majesté veut-elle se détruire?

BUONAPARTE.

Non, non pas; mais je puis me trouver dans telle situation..... On ne sait pas ce qui peut arriver... Connaissez-vous quelque drogue...?

L'APOTHECAIRE.

Oui, sire; et la pharmacie a, pour cela, des ressources plus sûres que pour conserver la vie des hommes.

BUONAPARTE.

Dites-donc?

L'APOTHECAIRE.

D'abord, on peut user d'une préparation chimique, qui consiste à mêler et unir ensemble du salpêtre, du charbon et du soufre. On introduit une certaine quantité de ce mélange dans un tube de métal; on le comprime avec du papier, de la filasse ou du foin, et l'on met dessus et en contact, un corps solide comme un globe de fer, de fonte ou de plomb. On se place alors devant l'orifice dudit tube; et pour que la chose ait un entier succès, il suffit de faire parvenir audit mélange, au moyen d'un petit trou pratiqué à cet effet dans le tube, un léger rayon lumineux chargé d'une légère quantité de calorique.

BUONAPARTE.

Ah ! ah ! je sais ce que vous voulez-dire , et depuis une douzaine d'années on a fait par mes soins , un grand usage de ce remède en Europe.

L'APOTHECAIRE.

Oui , sire , et notamment ces jours derniers à Waterloo. Il est même surprenant qu'il n'ait pas eu là d'effet sur votre majesté.

BUONAPARTE.

Je vais vous dire : j'avais eu soin de me tenir à l'écart , et de ne me pas trouver devant l'orifice des dites machines. Parlez-moi d'autre chose ; je ne mourrai jamais comme cela.

L'APOTHECAIRE.

Aimez-vous mieux la mort par les corps simples ? Par les métaux , par exemple ?

BUONAPARTE.

Voyons.

L'APOTHECAIRE.

On peut faire parvenir au siège de la vie quelques paillettes de fer amolliées et rapprochées au feu sous la forme de sabre , d'épée , de poignard ou de stilet.

BUONAPARTE.

Taisez-vous donc , taisez-vous donc , vous me faites venir la chair de poule par-tout le corps. J'ai toujours eu horreur de cette mort là , et je m'en suis garanti autant que j'ai pu. Voilà une cuirasse que je porte sur la peau depuis nombre d'années dans cette seule intention ; car elle m'incommode fort du reste.

L'APOTHCIAIRE.

Les poisons...

BUONAPARTE.

Mais quels?...ils font tous souffrir...

L'APOTHCIAIRE.

Nous avons l'*opium* (1) ; mais il est d'un bien difficile emploi...

BUONAPARTE.

Il n'y en a pas d'autres?...

L'APOTHCIAIRE.

On dit que le sang de taureau...

BUONAPARTE, *faisant la grimace.*

Ah!...

L'APOTHCIAIRE.

Mais c'est ainsi que mourut Thémistocle ; et votre majesté ressemblerait au moins à ce grand homme par quelque chose...

BUONAPARTE.

C'est que du sang de taureau...

L'APOTHCIAIRE.

Vous aimeriez peut-être mieux du sang humain?...

BUONAPARTE.

Sans doute ; mais il ne fait pas mourir, autrement il y a long-temps que je n'existerais plus.

L'APOTHCIAIRE.

Goûteriez-vous l'asphixie par les gaz hidrogène, oxigène et azote combinés entre eux ?

(1) On prétend qu'en effet un célèbre apothicaire de Paris a procuré à Buonaparte une préparation d'*opium* renfermée dans une bague.

BUONAPARTE.

Comment cela agit-il ?

L'APOTHICAIRE.

Cela suspend l'action du poumon , et met dans le plus court délai un terme à la vie.

BUONAPARTE.

Et comment prend-on cela ?

L'APOTHICAIRE.

En se mettant une pierre au cou , et en se jetant dans la rivière.

BUONAPARTE.

C'est donc se noyer ?

L'APOTHICAIRE.

A peu près.

BUONAPARTE.

Eh ! que ne disiez-vous tout simplement la chose ?

L'APOTHICAIRE.

Ah ! ah ! nous autres pharmacopoles nous déguisons et adoucissons toujours un peu la crudité des remèdes , pour en ôter la répugnance aux malades.

BUONAPARTE.

Et c'est là tout ce que peut m'offrir votre art ?

L'APOTHICAIRE.

On peut encore invoquer la physique ; elle a tant de moyens !

BUONAPARTE.

Le plus simple ?

L'APOTHECAIRE.

Le plus simple serait de soumettre votre majesté à la loi de la gravitation et de la pesanteur des corps : cela paraît à peu près infaillible.

BUONAPARTE.

Voyons, voyons en quoi cela consiste ; mais sans déguisemens ni adoucissemens.

L'APOTHECAIRE.

Eh bien, sire, comme je l'entends, cela consisterait à vous jeter par la fenêtre.

BUONAPARTE.

Fi donc ! je n'aurai jamais recours à ce moyen-là ! un empereur se jeter par la fenêtre ! cela serait beau !

L'APOTHECAIRE.

Vous ne voulez ni vous brûler la cervelle, ni vous poignarder, ni vous empoisonner, ni vous noyer, ni vous jeter par la fenêtre... Vous êtes embarrassant... Ah ! étourdi que je suis !... j'ai votre affaire.

BUONAPARTE.

Qu'est-ce que c'est ?

L'APOTHECAIRE.

Je ne sais comment je n'y ai pas pensé d'abord : il faut que votre majesté se pendre ou qu'on la pendre ; c'est ce qu'il y a de mieux pour elle, et sur-tout pour nous.

BUONAPARTE.

J'y songerai.

FIN.